

SQUELETTRES

Collectif Ecrits libres instables

Yann Desbrosses

Karima Brahimi

Audrey Montseny

Florence Mourlon

Melissa Vicaut

Deborah Yema

Collectif Écrits libres instables

Squelettes

Recueil de textes de 6 auteur.e.s sur le thème du corps

Karima Brahim
Yann Desbrosses
Audrey Montseny
Florence Murlon
Melissa Vicaut
Déborah Yema

Droits d'utilisation:

Squelettes du Collectif Écrits libres instables est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons (texte complet sur www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr)



ScriptaLinea, 2018.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via www.collectifsdecrits.org

Squelettes

Collectif Écrits libres instables

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Squelettes* a été réalisée par le Collectif Écrits libres instables, né à Paris sous l'impulsion conjointe des Loges du Possible et de ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrij-verscollectieven), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant.e.s (reconnu.e.s ou non) désireux.ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun.e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant.e.s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centres culturels, associations, bibliothèques... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteur.trice.s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et ci-

toyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant.e y est reconnu.e comme expert.e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal.e à égal.e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert.e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local et articulée avec le niveau mondial, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea



ScriptaLinea
AISBL

Quelques mots sur le Collectif Écrits libres instables

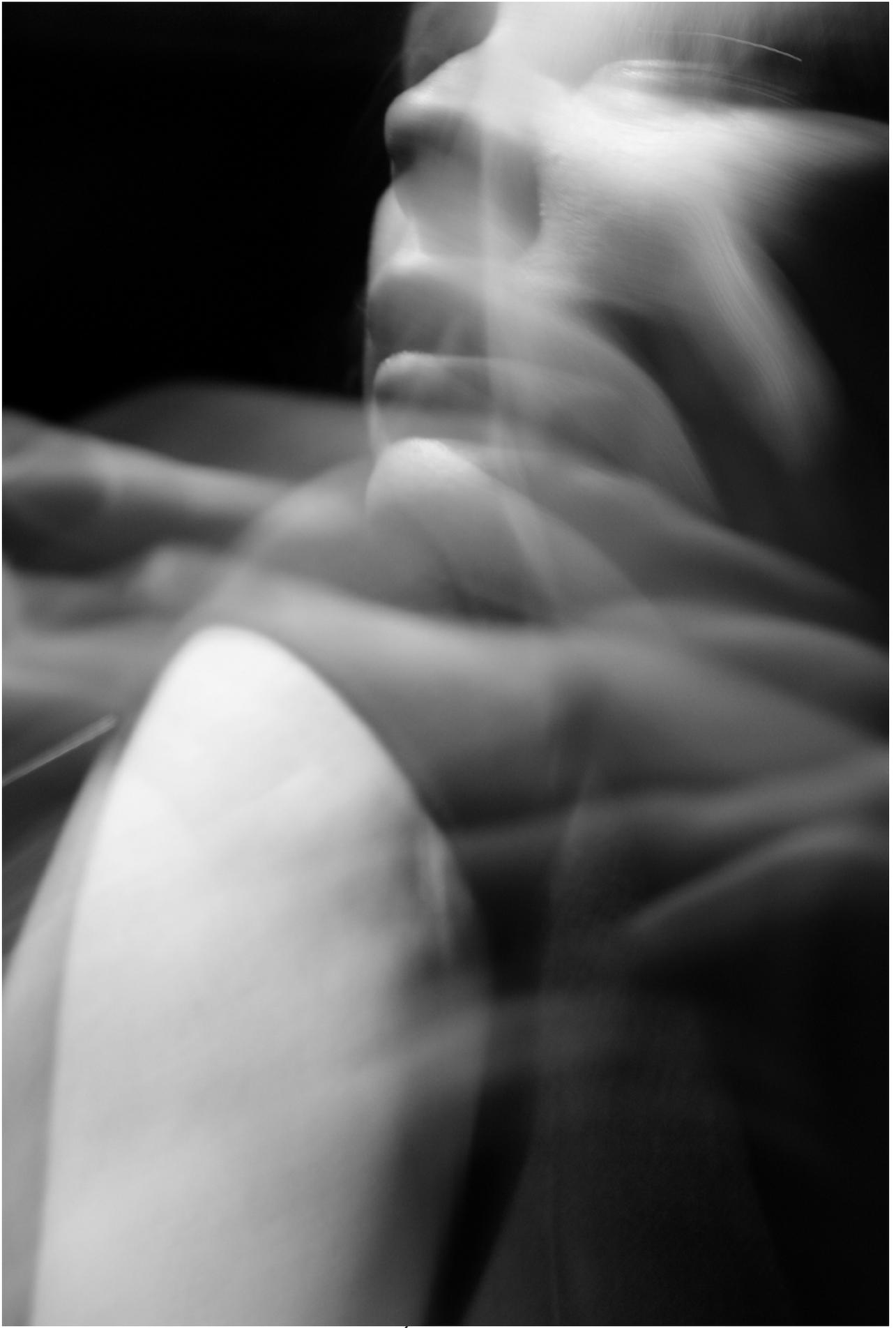
Certain.e.s d'entre nous ont écrit un livre, d'autres ont quelques feuillets noircis rangés dans un tiroir. Voilà ce qui nous relie, au départ.

Puis nous prenons le parti du nomadisme : se réunir dans divers lieux engagés, s'autoriser le poétique, le romanesque, le rire, le critique. Pour ne pas trop dériver, choisir un thème. L'instabilité de notre équilibre était ainsi assurée.

Au fil des échanges, le petit groupe a fini par avancer, tel un funambule, vers une utopie réelle aux vagues parfums de mai 68 : un désir d'émancipation, une tentative de construction collective au sein de la cité.

S'emparer d'une pratique artistique, faire oeuvre commune, habitant.e.s d'un même lieu à un même moment ; le chemin est notre destination.

*Karima Brahimî, Yann Desbrosses, Audrey Montseny,
Florence Mourlon, Melissa Vicaut, Déborah Yema.*



Sommaire

| | |
|---|----|
| Éditorial | 9 |
| COR - Audrey Montseny | 11 |
| Bleu Nuit - Karima Brahim | 14 |
| La culotte du capitaine - Florence Mourlon | 21 |
| CRI TERRE - Melissa Vicaut | 29 |
| UNE JOURNÉE DANS MON CORPS - Déborah Yema | 35 |
| LE TROU DANS L'ARBRE (Partie 1) - Yann Desbrosses | 41 |
| Mary d'ici - Florence Mourlon | 53 |
| HONNEUR - Melissa Vicaut | 57 |
| 1— VENTE-ERE - Audrey Montseny | 65 |

| | |
|--|----|
| Apocalypse - Karima Brahim | 73 |
| Mademoiselle - Karima Brahim | 76 |
| LE TROU DANS L'ARBRE (Partie 2) - Yann Desbrosses | 80 |
| Désordonnance - Melissa Vicaut | 85 |
| Réponses au jeu de la page 56 | 87 |
| Les écrivant.e.s – Présentation | 88 |
| Les lieux d'ancrage du Collectif Écrits libres instables | 90 |
| Remerciements | 92 |

*«Et disséminés au sein du recueil,
des cadavres se font exquis»*

Éditorial

Il est partout.

Incontrôlable, surexploité, céleste, souterrain, politique, social, religieux, marchand, cellulaire, de l'infiniment petit à l'immensément grand, du plus intime aux unes de magazines, source des plus intenses plaisirs et des plus vives douleurs, on s'y attaque, on le caresse, on l'étudie, on le regarde, dans le miroir, sous le microscope ou sous les projecteurs. Il est tout.

Il nous constitue, nous en constituons, nous en créons de nouveaux, nous nous y enrôlons, par valeur ou par peur. On en cherche de semblables, d'opposés, de complémentaires, d'exemplaires. On a de lui des souvenirs en chair, en chaînes, plus le temps passe plus le nôtre nous signifie la présence de ses moindres recoins, et l'absence de son éternité. On se rassemble pour le faire, portés par des idéaux, des indignations ou des désirs partagés. Comme au sein de ce collectif, où nous tentons, au-delà de nos différences, nos dés-à-corps, de cultiver le précieux bout de jardin que nous offre l'envie d'être et de faire ensemble, à travers les champs de l'écriture, enfouissant parfois leurs ossements, leurs *Squelettes*.

Pour ce second parcours, qui sera sans doute le dernier — nous disons cela sans peine ni joie, mais avec l'acceptation que, comme tout corps, nous évoluons —, nous avons choisi de porter nos regards et nos mots — des fictions de morphologies variées — vers ce qui est à la fois tout et partout : le corps.

Un thème qui n'en est presque pas un tant il recouvre l'infini. Dans ce « presque » cohabitent la vie et la mort, perpétuel recommencement du monde, voyage vers l'inconnu.



COR

Audrey Montseny

« L'écorce écorchée a besoin d'un remontant liquoreux pour ne pas finir avant l'heure dans un corbillard dévoré par les corbeaux ».

Voilà ce qu'a dicté la cortisone corrompue à mon cortex pour que je me retrouve pas loin de Corvisart dans le corridor de ce saloon pourri au décor corsé : des cors de chasse accrochés par une corde au mur couleur corail passe encore ! Mais des cordons qu'ornementent des cornemuses, ça, je ne suis pas d'accord ! Ce n'est pas comme ça que je vais me construire des anticorps. Remarque, paraît que la tenancière est un véritable cordon bleu ! Je commande une Corona, cela soigne bien des maux !

Choix cornélien : dois-je appeler Corinne, ma correspondante nord-coréenne pour signer nos accords de vente de scorpions de Corinthe ou bien reprendre une chicorée ? Quelle corvée...

Et puis, le bruit insupportable de l'accordéon me donne une folle envie de lancer une corrida avec mon voisin de bar qui picore de la coriandre dans une corbeille.

En un temps record, me voilà en corps à corps avec Corentin (ouais, c'est le voisin de bar), sans qu'il ne soit d'accord, un cornet de frites dans une main, son corset trop serré et du pop-corn dans l'autre. Je lui mets une bonne correction ! Mais c'est qu'il est coriace, le cornichon ! Bam, je te l'envoie dans le décor ! Paf, la cornemuse accrochée au mur biscornu lui tombe sur le coin du museau et le cor de chasse roule à ses pieds écornés. Je n'espérais pas un tel score ! Rien de tel qu'une bonne discorde qui fait chauffer les cordes vocales pour se sentir mieux.

J'en suis là de ma réflexion quand débarque une chorale en cortège, la cheffe des chœurs montée sur une licorne racornie, le corpus de chants

de Noël à la main, prête à se lancer dans une chorégraphie pareille à une corrida sans escorte !

Je choisis donc de prendre congé cordialement de mes nouveaux amis et grimpe dans le premier Concorde qui m'emmène en Corée rejoindre Corinne. C'est bon de se sentir vivant encore ! Cocorico !



Bleu Nuit

Karima Brahimi

Yeux bleu nuit. D'azur le jour. Yeux qui regardent et qui contiennent le monde. Son monde, le je, le moi. Est-ce l'esprit ou les pas qui marchent ? Le corps droit, le regard éperdu d'éternité.

Il s'appelle Heyoka. Clown le jour. Érudit la nuit.

De son corps, je me rappelle son regard. Il y avait là dans ses yeux un monde où la simple balade se transformait en exploration. Vestiges du passé et baptême d'un avenir plein de promesses. Là où les murs se dilatent pour laisser transparaître le cogito, l'esprit. J'aimais écouter ses paroles psalmodiées comme celles du Christ il y a 2000 ans sur la montagne de Galilée.

De son visage, ses éclats de rire qui se déroulaient comme l'ourlet d'une robe drapée. Il souriait de ce sourire de Zarathoustra, contemplant dans son rêve le Lion jouant avec l'enfant dans le désert de Namibie. Et dans son petit air malicieux de celui qui nous fait une plaisanterie, je voyais fuser une tendresse infinie.

Robuste, il avait la force et la foi de l'homme de la glèbe qui parcourait jadis les landes vierges de Norvège à la recherche d'un lieu pour y bâtir sa demeure. Ce Grand Nord où l'on raconte que le Dieu Odin faisait sculpter la pierre par d'habiles forgerons nains.

De ses mains, les articulations qui frémissaient aux mouvements des doigts pianotant sur un clavier ou jouant au Djembé. Et ses larges paumes qui recevaient livre après livre, comme ce nid sur la branche de l'Hypé-
rion, les oiseaux de passage.

Des quatre éléments d'Aristote, il incarnait l'air sous toutes ses formes. La douce brise du printemps et les grands vents des orages d'été.

Doué d'une imagination fertile, ses yeux rayonnaient d'espièglerie. La même que celle d'un Joseph Vallet maniant avec perfection le jeu des perles de verre. Cette mathématique qui unit en une seule formule les harmoniques d'un prélude de Bach et le mouvement des particules atomiques.

De son corps en chemin.

Je me rappelle sa marche et ses pas de soldats. Et surtout son pardessus bleu gris, contrastant avec celui de l'asphalte de la rue Bonaparte. Son pardessus marqué par l'ossature de ses épaules, je le reconnaissais parmi mille. Il est de la famille de ces manteaux qui marquent au sceau la littérature. Le Manteau de Gogol traversant les rues de Saint-Pétersbourg, ou celui-là qui couvrait le corps maladif d'un Marcel dans sa recherche du temps perdu. Il s'arrête sur les marches de l'Église Saint-Sulpice et finit par rentrer. Le corps ou l'esprit, l'un dans l'autre quand, debout dans la chapelle des Saints Anges, ses yeux bleu azur contemplaient la lutte de deux autres corps. Celui de Jacob et de l'Ange noyés dans les couleurs vives d'une magnifique fresque d'Eugène Delacroix.

Le corps !

Celui d'Heyoka ne ressemblait à aucun autre. Il avait cette grâce de l'albatros, et l'équilibre du funambule. Il était ce voyageur qui traversait des mondes qui se nichent dans les corps reliés d'une Pléiade et aimait les raconter. Voyageur sur des mers agitées et naufragé sur les îles de dérives. Sa belle voix ténor donnait le rythme à l'Iliade et le souffle du ney à la conférence des oiseaux en quête du Simorg.

Il avait à peine trente ans quand je l'ai rencontré. J'étais de douze ans son aînée. Des corps, des cœurs, des esprits, j'en avais croisé. Je compris alors ce qu'était la RENCONTRE. Il y en a peu dans une vie, en vérité. Ce corps portait en lui l'histoire de l'humanité. Ses sens étaient aussi sensibles que ceux des Sioux du Dakota. Tout dans la vie lui était intelligible. Aucun langage ne lui était étranger. Il vivait sa vie comme l'odyssée du chercheur d'âme.

Le corps se meut, l'esprit pense.

Je revois encore nos balades littéraires à Créteil au bord du lac, ces jours de printemps quand les cygnes s'épousaient sous l'ombre d'un saule pleureur. Nous y avons laissé nos pensées prendre un vol dans l'éternité pour y retrouver ici-bas toute la beauté de son mystère. Il me fit découvrir les portes de la perception dans les couleurs d'un ciel heureux, et m'apprit que tant de beautés naissaient pour s'éteindre petit à petit dans le Bleu Nuit étoilé.

Il y eut ce funeste jour où Heyoka quitta la terre pour la Voie lactée. Son corps s'était désintégré en milliards de milliards d'atomes pour former la lumière boréale des nuits polaires à jamais. Et c'est là qu'il me devint le plus présent.

Le temps passe, l'hiver s'en va, le printemps aussi, l'été se prépare.
L'automne quant à lui attend de s'habiller des mêmes couleurs chaudes qui ont vu sa venue sur la terre.

Alors

Quand la pluie tombe
Comme la rosée du matin
Sur les jonquilles en fleur
Sur le jour qui disparaît

Mon cœur se souvient

Et chaque goutte de sang
Telles les larmes de cristal
De la nymphe des bois
Arrose ton doux lit de sépales

Oublier, se consoler

Quand sont perdus à jamais les temps
De ces chemins que tu me dessinais
Et de cette magie qui accompagnait
Chacun de tes pas et ondes de ta voix

Les temps de Dionysos dans le monde d'Orphée
Celui de l'esprit des elfes et des forêts
Des chants des sirènes d'Homère et d'Andersen
Où les couleurs et les sons jadis s'épousaient,

Oublier, se consoler

Même la terre est triste
Nostalgique de Ton Regard Bleu
D'où jaillissait la lumière
Quand elle s'y reflétait avec tant de beauté

Ce Regard qui ne se rassasiait jamais
De ses aubes à l'orée de l'océan
Et de ces petites notes de l'écume
Qui s'attardaient aux pieds de tes sandales

Ce Regard Bleu qui la traversait
Comme un rai de soleil
L'ombre des marées

La terre est triste
Nostalgique de tes pas
Qui se posaient comme une caresse
Sur le dos de ses falaises

Comme la fleur du cerisier
Attendant la brise du vent
Qui murmure le chant de l'été
Sur les étendues perdues de l'éternité.

Mais quand soudain le vent ou la légère brise se lèvent, c'est ta voix, ton éclat de rire, tes paroles que j'entends, alors je sais que tu es là, et mon cœur se gonfle de Joie.

À Laurent Heyoka



« Au fond de mon lit, l'institutrice chatouille le corps musclé avec une avidité inouïe, en mai 1968. »

La culotte du capitaine

(tirée d'une histoire réelle)

Florence Murlon

Allegro

« T'inquiète, comme je te l'ai déjà dit, qu'il n'hésite pas à m'appeler, je m'en occuperai avec grand plaisir ! » Tanguy avait refermé la porte en riant. Mais plusieurs jours s'étaient écoulés et M.D. n'avait jamais appelé son collègue. Le regard suspendu vers les tours faisant face au cabinet, Nadège se dit qu'elle doit encore appeler la rhumatologue qui lui a envoyé M.D. Elle profite de l'annulation d'un patient pour gratter les cordes de sa guitare, qu'elle pratique méthodiquement chaque matin, ce qui lui permet d'affronter la partition et les éventuelles fausses notes de sa journée

Cela faisait dix ans déjà que Nadège s'était installée dans ce cabinet de Neuilly et elle jouissait d'une excellente réputation dans le corps médical. C'est donc fréquemment que des confrères ou consœurs lui envoyaient des patients pour un traitement de kiné. M.D. l'avait ainsi contactée de la part de Me B., rhumatologue à Neuilly elle aussi. Nadège lui avait répondu qu'elle ne prenait plus de nouveau patient pour le moment, mais il avait tellement insisté – c'était elle précisément qu'il souhaitait consulter, Me B. l'avait convaincue – qu'elle avait fini par céder.

Adagietto

Quand M.D. était arrivé au cabinet, elle n'avait quasiment pu lui poser aucune des questions usuelles. Claudiquant, d'un pas lourd et empesé, l'ancien officier de marine octogénaire avait franchi tant mal que bien le seuil du cabinet et s'était écroulé sur la chaise tendue par la praticienne. Puis, il n'avait pas repris son souffle des 45 minutes qu'avait duré la séance, débordant au passage d'un bon quart d'heure sur le temps imparti. Il avait débité d'une voix assurée, malgré les tremblements, ses aventures passées, d'Amsterdam à Zanzibar, et avait décrit par le menu chaque stigmate qu'avaient laissé sur son corps les affres d'un océan ou les rixes d'un port.

« Le Capitaine Fracasse », le renomma pour elle-même Nadège dans un sourire. Sensible aux difficultés de son patient à se déplacer, elle lui avait alors proposé de venir faire des séances de kinésithérapie à son domicile, une fois par semaine, avant de se rendre à son cabinet.

Agitato

Par un jeudi matin au froid mordant, à 8h30 précises, Nadège s'engagea dans l'allée de graviers la menant vers la villa de M.D. Elle sonna et attendit, grelottante, sur le perron. Elle revint sur ses pas, guetta un éventuel mouvement derrière une fenêtre, sautilla d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Elle retourna vers la porte d'entrée, consulta sa montre, vérifia l'heure notée sur son agenda et sonna à nouveau. La porte s'ouvrit tout à coup. Nadège eut un instant de sidération avant de pouvoir répondre à la main couverte de solitaires, tendue par cette femme âgée au visage poudré, aux paupières lourdement fardées, au rouge à lèvres luminescent, aux boucles d'oreilles en perles et à l'imposant collier de jade.

Tel un diable sorti de sa boîte, M.D. apparut tout à coup derrière elle, peignoir ivoire, foulard en soie et chaussons en cuir. Elle le salua rapidement et lui demanda où se passerait la séance. Il lui fit signe de la suivre et, passé le hall d'entrée, ils traversèrent un salon encombré de tapis persans. Louvoyant entre les guéridons garnis de statuettes khmères côtoyant les dernières éditions du Figaro, entre les fauteuils en cuir et les coffres en bois précieux, Nadège entendit Me D. crier depuis l'entrée : « J' ai préparé le lit dans la chambre ! »

Une fois dans la chambre, Nadège posa ses affaires sur un fauteuil et démarra rapidement la séance. Elle fit faire à son patient quelques tests d'usage, en commençant par des exercices qui requéraient la station debout. Il ne fallut pas cinq minutes pour que M.D. commence à trépigner. « Ah, mais j'ai oublié de vous préciser plusieurs points la dernière fois ! Oui, j'ai oublié de vous dire que j'ai surtout très mal aux adducteurs ! Et puis aussi à la verge, au périnée et au scrotum ! » Nadège ne put réprimer un mouvement de stupéfaction, mais se reprit aussitôt. Elle était une professionnelle, après tout. Elle ne répondit rien et continua à dérouler la

séance comme si elle n'avait rien entendu.

Quelques instants plus tard, M.D. reprit : « Je ne sais pas si vous m'avez bien entendu, mais je souffre depuis longtemps de douleurs lancinantes, particulièrement au niveau des adducteurs, et, surtout, de la verge ! » Nadège réprima son irritation et demanda à M.D. de continuer l'exercice en cours. Ce ne fut que lorsque M.D. réitéra son propos pour la troisième fois que Nadège lui répondit, mi agacée, mi interpellée par son insistance : « Écoutez, pour cela, il faudra plutôt voir avec un médecin ou un urologue ! »

Battaglia

Nadège embraya sur le test suivant, nécessitant de se pencher en avant. Pour plus de praticité de mouvement, Nadège demanda à M.D. de retirer son peignoir. M.D. obtempéra sur le champ. Nadège, le fixant droit dans les yeux, soupira et lui dit, tentant de garder la voix la plus calme et posée possible :

- Je ne travaille pas avec des personnes nues.
- Ah, mais à chaque fois on me demande ça, grommela M.D., mais c'est pénible pour le massage ! Après, on me demande sans arrêt de baisser mon slip ! Et, de toute façon, je n'ai pas de slip.
- Dans ce cas-là, je m'en vais, répondit froidement Nadège.

Nadège prit son manteau et avant même de franchir la porte, M.D. lui lança, résigné : « Bon, bon, d'accord, si vous insistez ». Nadège posa à nouveau ses affaires et observa l'ancien capitaine de frégate traverser sa chambre d'un pas incertain, se glissant avec peine du côté gauche du lit double, qui occupait la quasi-totalité de l'espace. Quand il atteignit finalement le bout de son lit, il se pencha, en émettant un grognement, sur une commode logée au coin de la pièce. Il en sortit un mouchoir qu'il brandit des deux mains : « Si j'ai ça, ça va ! » Nadège ferma les yeux un instant, prit une grande bouffée d'air, les rouvrit et fit un grand « non » de la tête. Tout en soupirant avec emphase, M.D. extirpa alors du petit meuble un grand carré de serviette, qu'il exhiba fièrement. Nadège refit le même mouvement de la tête. M.D. sortit alors d'un tiroir une immense serviette éponge, qu'il plaça crânement devant son torse :

« Et là ? » « Toujours pas, M.D. » répliqua la kiné. Dans un accès de fureur, l'octogénaire jeta la serviette par terre et entreprit la traversée de la pièce dans l'autre sens. Il passa devant Nadège en se dandinant et se dirigea cette fois vers une armoire située du côté droit de la pièce.

Ouvrant l'un des battants, il en dégacha un carton rempli de vieux bouts de chiffon. Les sortant un à un, il s'exclama pour chacun: « Ah, ça, non ! » et les jeta méthodiquement sur le sol. Après quelques longues minutes passées la tête dans l'armoire, il sortit finalement un slip, d'une couleur indescriptible, qu'il réussit à enfiler au prix d'innombrables contorsions.

Vivace

« Je peux m'installer maintenant ? » demanda-t-il d'un air agacé, et sans attendre la réponse de la professionnelle, s'allongea sur le ventre. Puis il se retourna tout à coup, comme s'il se remémorait soudainement quelque chose de crucial : « Ah ! Mais je ne vous ai pas montré cette cicatrice ! » Tout en prononçant sa phrase, il baissa son slip pour laisser découvrir une balafre courant du ventre jusqu'au pubis.

Nadège le regarda dans les yeux, fixement, sans mot dire. M.D. remonta alors son slip, avec l'air d'un petit garçon pris en faute. La kiné se dirigea vers la chaise où étaient posées ses affaires, prit de l'huile, se frotta les mains l'une contre l'autre et retourna vers son patient. C'est là qu'elle découvrit que, du slip prestement réajusté, émergeait, tel le phare des Pierres Noires, le prépuce du capitaine. Nadège sentit que son sang-froid n'était pas loin de lui faire défaut. « Je lui masse les pieds et les mollets et après je m'en vais », se dit-elle, exaspérée. Elle demanda alors à M.D. de s'installer sur le flanc, afin d'éviter, pensa-t-elle, toute forme d'ambiguïté.

Alors qu'elle s'essuyait les mains et se préparait à partir, le capitaine, toujours allongé, lui lança, d'une voix effarée : « Ah, mais vous ne m'avez pas travaillé les adducteurs ! » Sans répondre, Nadège prit son manteau et s'en alla. Dans l'entrée, elle croisa Madame, qui lui sourit d'un air complice : « Ça s'est bien passé ? » Nadège ne prit pas la peine de répondre, lui dit simplement au revoir et retrouva le gravier de l'allée dans un soupir de

soulagement.

Fermata

Le lendemain, elle appela M.D. pour lui signifier la fin de sa prise en charge. Tanguy avait déjà accepté de reprendre le patient. C'est Madame qui répondit.

« Quand puis-je rappeler pour pouvoir parler à M.D. ?

- Je peux prendre le message, répondit Madame d'un ton péremptoire.

- Je ne souhaite pas continuer à suivre votre mari et je souhaiterais le lui signifier de vive voix.

- Mais dites-moi ce qui ne va pas ! »

Nadège ne souhaitait pas lui répondre, mais Madame insista. Elle comprit qu'elle n'aurait pas l'opportunité de parler au mari directement, que les appels seraient systématiquement filtrés. Alors elle se résolut à lui répliquer : « Votre mari souhaite faire des séances de kiné nu. Je ne travaille pas dans ces conditions.

- Écoutez, répondit Me D. d'un ton caressant, vous avez l'air très jeune. Vous apprendrez que les hommes ont des demandes qu'il faut savoir satisfaire.

- Madame, cela fait quinze ans que je suis kinésithérapeute, et je n'ai jamais eu une telle demande. »

Con dolore

Le téléphone sonne. Nadège fixe le prochain rendez-vous avec sa patiente. Après avoir raccroché et tenté quelques accords, elle laisse de côté sa guitare. Elle se dit qu'il est grand temps de rappeler Me B., la rhumatologue. Elle veut la prévenir, afin d'éviter que la situation avec le capitaine ne se reproduise avec une autre consœur, qui pourrait être plus jeune, plus fragile, plus déstabilisée. Elle lui raconte avec précision ce qu'il s'est passé.

- Oh, mais je le connais bien, répondit dans un éclat de rire Me B. ! Oh, mais oui, il est un peu séducteur, mais il ne faut pas se formaliser.

- J'ai déjà eu des patients séducteurs, Madame. Ce n'est pas pour cela qu'ils se mettent nus !

- Vous savez, répondit la rhumatologue d'un ton qui devint tout à coup

très grave, vous ne connaissez peut-être pas son histoire. Cet homme a beaucoup souffert dans sa vie. Il y a de cela vingt ans, environ, son fils unique est mort. Il était parti faire de la planche à voile. Et on n' a jamais retrouvé le corps...

Nadège raccroche. Elle pousse un soupir.

Ouvre son agenda électronique.

Clique sur la ligne « Me B. ».

Et supprime le contact.

A tempo.

«Dans l'hémisphère droit de mon cerveau, les jeunes fleurs de muguet chatouillent la cheville droite, sensuellement, pour les siècles des siècles.»



CRI TERRE

Melissa Vicaut

« Sifflement puissant et palpitant ».

Tels auraient été les mots que j'aurais prononcés à l'âge de 9 ans, ayant développé un champ lexical précoce.

Ce matin, Lui insiste pour qu'Elle me parle avec soin.

« Tu dois lui parler, utiliser les mots, les vrais, il doit savoir le Français, c'est important », lui dit-il.

« Il ? » Elle rigole. Je sens un tremblement de mère.

« Pourquoi pas ? Ça serait plus facile. Pour tout le monde ».

Elle sait qu'il ne faut pas répondre. Elle aimerait pourtant, mais Elle sait. Comme à la suite d'une entorse, même après des mois de rééducation, la sensation que tout est réparé, juste au moment où l'on oublie jusqu' à l'existence passée de la déchirure, il suffit d' un mouvement presque insignifiant pour que la douleur se réveille et vienne creuser plus profonde la blessure qu'on croyait fermée à jamais. Ce que l'esprit enterre, le corps déterre. Elle connaît l'entorse entre eux, Elle sait que la promesse d'un ciel étoilé ne vaut pas le risque d'une dangereuse randonnée. Elle sait qu'il ne faut pas répondre.

« Ça te gêne pas, qu'on n'y voie rien ? » Elle regrette déjà. « Moi ça me gêne. Ça traîne, ça traîne, j'irai acheter une... » « Je m'en occupe » Il lui souffle.

Lui frotte ses mains longuement l'une contre l'autre, puis vient les poser sur ce qui aurait pu être mon crâne, chaud. Paire de mains. Mains de père.

« Tu as réfléchi pour ce soir ? » Elle demande, posant ses mains sur les siennes. Chaleur plus vive.

« Tu sais que je n'aime pas les trucs comme ça. »

« Pour une fois, pour me faire plaisir. »

J'ai froid d'un coup.

« Je t'ai déjà dit non, et que ce n'est pas une bonne idée que tu y ailles. »

Elle pense à l'entorse. Elle se tait.

Lui aurait redouté la foule. Il serait pourtant venu d'un pays où les rues

ne sont jamais désertes, les places jamais vides, les maisons jamais closes, un pays où être ensemble aurait été chose aussi commune que fumer la chicha et taper le carton. Quelques mois avant son départ, sa « fuite », auraient titré les journaux occidentaux, tout rassemblement aurait provoqué une répression immédiate et sans concession. Comme pour qu'un feu prenne, il faut d'abord de petites brindilles, qui, ensemble, embrasent des forêts, alors pour s'épargner le temps, l'argent et les grands discours qu'il faudrait pour éteindre la flamme, on sépare les brindilles, ou on les écrase. Dans ce contexte, Lui aurait assimilé la foule à la nécessité de courir, le plus vite le plus loin possible. Petit déjà, il n'aurait jamais aimé courir. Des années plus tard, plus loin de chez lui qu'il n'aurait jamais été, il éviterait encore de se trouver en tout lieu à forte fréquentation.

Dès sa naissance, Elle aurait eu une déformation au niveau des hanches, l'obligeant à porter un harnais, jusqu'à un âge dont elle aurait pu se souvenir. Plutôt que d'avoir un problème, Elle aurait été un problème pour ses parents, en particulier pour sa mère qui aurait préféré sortir son chien que sa fille. Plus tard, Elle aurait compris qu'avec des hanches parfaitement alignées, Elle aurait continué à être un problème aux yeux de ceux qui en veulent, comme une bonne excuse pour légitimement clamer à qui veut bien l'entendre « je n'ai vraiment pas de chance ». Pourtant, Elle n'aurait pas traîné ce harnais comme un boulet, et, tandis qu'aux premiers échanges, ses camarades l'auraient surnommée « cowboy », Elle aurait tanné ses parents pour des cours de country. Ce qu'ils auraient refusé évidemment, déjà assez honteux de l'imperfection visible de leur progéniture pour ne pas y ajouter la fantaisie d'une danse paysanne.

C'est au moment où Elle aurait su faire les multiplications que sa posture aurait retrouvé un équilibre dit normal. Sûrement par habitude, sa mère aurait continué à sortir le chien, sans Elle. Comme une vengeance prétendument inconsciente, Elle aurait développé une affection particulière pour les chats, dont Elle se serait entourée dès son départ de la maison familiale, compliquant ainsi la venue de ses parents, qui, faute de l'avoir été à son égard, auraient été follement aimants avec leur bête, au point de ne vouloir l'abandonner le temps d'une visite.

Lui serait parti, comme tous les jours, le ventre peu rempli d'un thé,

d'une tartine au miel et de raisins secs, un geste amical à rebrousse-poil pour Voltaire, un baiser pour Elle, de l'eau pour les roseaux ramassés dans la forêt de Ferrières, pourtant cassants comme du bois mort depuis des mois. Il se serait arrêté, comme toujours, toujours depuis que j'aurais pu exister, à « La bonne excuse », pour un café clope sur clope. D'abord une gorgée de café brûlant, puis la première latte qui rend la brûlure plus ardente. Trois longues inhalations pour maintenir la braise pulmonaire, une gorgée qui fait presque mal. Une pause pour respirer, se rappeler qu'Il est vivant. Rallumer le feu, encore et encore, avant d'être tout à fait en cendres. Elle ne doit rien savoir, Lui veille aussi à laisser dormir l'entorse.

Elle aurait aimé son dos, plus particulièrement l'omoplate gauche, dont Elle aurait deviné la forme à travers sa chemise. Elle aurait, dès la première rencontre de leurs corps nus, posé instinctivement sa main droite sur l'os saillant, passant son avant-bras sous son aisselle, étonnamment quasi imberbe. Vite, sa paume aurait épousé la forme de la côte et ses doigts se seraient crispés sur ce bout de chair rugueux, tandis que ses lèvres, grandes ouvertes, auraient attendu, impatiemment, le long baiser de celui qui viendrait la libérer d'un cri tu par des générations de conservatisme bien-pensant. Sans même s'en rendre compte, par inadvertance pourrait-on croire, Elle aurait pris l'habitude, quand Elle lui aurait parlé, quand Elle se serait retrouvée assise près de lui, chez des amis, dans le train, au cinéma, de poser sa main sur son dos, à l'endroit même où se serait inscrite l'empreinte de son appel silencieux.

Lui n'aurait pas attaché d'importance aux paysages de son corps, non par manque d'intérêt ou de délicatesse, mais par simple incompétence. Peut-on en vouloir au funambule de ne savoir regarder sous ses pieds ? Ne préfère-t-il pas regarder l'horizon, le ciel, ce qui le fait avancer, espérer ? Il aurait avancé, le long du corps, caresse après caresse, porté par le souffle de plus en plus chaud, de plus en plus haletant, le regard déjà de l'autre côté du vide. Elle aurait été sa terre, celle qu'Il aurait espérée, pour lui comme pour son peuple. Un jour de pluie, après un moment seuls ensemble suivant un spasme, unis par le plaisir, Lui aurait fait remarquer, d'une voix qui n'aurait pas été la sienne, l'homonymie entre terre et taire. C'est à cet instant que l'idée de mon existence serait née, dans le cri tu de

l'une et le vide terrestre de l'autre.

Ils se seraient connus sur la toile, un site d'entraide pour animaux domestiques. Elle, non sans hésitation, aurait cherché une âme dévouée pour veiller sur Voltaire, son chat persan, le mois où Elle serait partie reconstruire le périple de Candide, qui l'aurait menée en Allemagne, au Paraguay, en Angleterre, à Lisbonne, Cadix, Buenos Aires, Bordeaux, Venise, Constantinople, et Paris, que finalement Elle n'aura pas quitté. Lui, à la recherche d'un repère familial, nostalgique des bêtes errantes du pays, aurait mis plusieurs heures à répondre à l'annonce, y apportant autant de soin que pour sa demande d'asile, s'aidant d'un traducteur en ligne pour mettre toutes les chances de son côté.

Elle, seule dans la pièce faisant office de salon, chambre et bureau, se serait préparée pour sa soirée en réécoutant le dernier album du groupe qu'Elle irait voir, même sans Lui. Allongée dans le canapé-lit, Elle aurait chanté, puis bougé, d'abord les pieds. Peu à peu les jambes, le bassin, la tête, légèrement le bras, franchement les mains. Le chemin presque opposé à celui qu'Elle et Lui auraient parcouru à la prochaine rencontre de leurs désirs nocturnes : d'abord les doigts serrés, un bras pour faire basculer le bassin, l'autre sous le menton, la tête qui se libère en arrière, les fesses qui s'élèvent, les genoux qui s'ancrent, les jambes qui donnent le rythme, les pieds crispés, relâchés, crispés, relâchés, d'abord piano, puis moderato, jusqu'à staccato où Lui et Elle auraient chanté l'hymne à l'amour.

Dans quelques mois, une mention « vie privée et familiale » lui aurait permis de prendre le métro sereinement, Lui qui aujourd'hui aurait aimé même prendre le RER pour aller chez le dieu de l'ameublement discount, remplir un caddie d'objets aux noms suédois imprononçables, ou peut-être repartir le caddie vide, mais avec la liberté de circuler dans les couloirs souterrains comme dans les rayons de magasins. Marcher, marcher c'est déjà ça, Paris s'arpente, se découvre, se livre, se cache, Il s'y attache. Dans quelques mois, Il serait quand même allé au bazar du coin pour trouver une ampoule.

Ce soir, en faisant part de mon hypothétique existence, Elle aurait pu

s'épargner une longue demi-heure sur le trottoir, dans la fraîcheur de novembre. Elle aurait préféré ne rien dire, faire comme si de rien n'était, car je n'aurais été rien. Elle aurait même retrouvé quelques amis, à qui Elle n'aurait rien dit du rien. Elle aurait répondu, légère, à l'étonnement de l'absence de Lui. Lui qui en aurait profité pour fumer quelques cigarettes, pour suivre sa lecture du Bescherelle, et réparer enfin ! ce fichu plafonnier.

Les lumières se seraient éteintes.

Elle, dans la fosse, essayant de deviner quel serait le premier morceau.

Lui, tâtonnant pour dévisser la lampe, perché sur l'escabeau.

Sifflement puissant et palpitant
Couleur sang.

Le corps qui aurait fait de moi un corps, lourd, raide.
Les cœurs, que la promesse de mon être aurait fait battre, à l'arrêt.
Les regards, dans lesquels dansait mon image, éteints.
La main, qui aurait caressé ma peau fripée, soutenu mon premier pas, arrachée.

La vie puissante, l'espoir palpitant, sifflés.



UNE JOURNÉE DANS MON CORPS

Déborah Yema

7 h 10 Je me lève, j'étire tous mes os.

7 h 15 Le mouvement rentre dans ma peau.

7 h 20 Je dégourdis tous mes muscles.

7 h 25 Malheureusement mon ventre se met à gargouiller.

7 h 30 Je commence à regarder avec mes yeux la nourriture et la boisson.

7 h 35 Ma main se tend vers les aliments et les porte à ma bouche.

7 h 45 Mon ventre me remercie de cette bonne action. Il se sent bien rempli.

7 h 50 Mon corps et ma santé ont besoin de manger et de boire.

7 h 55 Moi j'ai besoin de vivre.

8 h C'est déjà l'heure des cours.

8 h 05 Je prends mes jambes à mon cou et je file au collège.

8 h 15 Métro : nos corps sont entassés comme des sardines.

8 h 20 Mon nez renifle les odeurs : transpiration et cigarette froide. Beurk !

8 h 30 Ouf, je sors !

8 h 35 Mon corps respire. Il est à la recherche d'idées de mouvement, de danse et de cultures du monde.

8 h 45 En cours, mes fesses se plaignent d'être assises sur une chaise dure comme du béton.

8 h 50 Je m'agite pour les détendre, ça va mieux !

8 h 55 En français, l'ennui total ! Ma tête chauffe. Elle est prête à exploser.

9 h Soudain un fou rire me prend. Toute la classe me regarde et rigole.

9 h 05 Des papillons dans le ventre. Je suis heureuse.

9 h 10 Juste dix minutes de pause et c'est reparti.

9 h 15 Cette vieille sonnerie m'énerve. Elle me casse les oreilles.

9 h 20 Je m'ennuie tellement que la fatigue monte en moi.

9 h 30 Mes paupières sont lourdes.

9 h 35 Mes yeux se ferment.

9 h 40 Je pars dans un profond sommeil.

11 h 30 La sonnerie me réveille. Voilà la LIBERTÉ !

11 h 35 Je prends le métro : des odeurs de nourriture réveillent mon ventre.

11 h 40 Mes pieds volent dans les escaliers. Je suis chez moi.

11 h 45 Je réchauffe mon déjeuner. Je fais mon sac et je regarde la télévision. Mon corps se libère.

12 h Mon ventre est heureux et moi aussi.

13 h 15 Départ pour les cours.

13 h 20 J'ai mal au dos à cause de mon gros sac.

13 h 25 J'ai l'impression d'être bossue.

13 h 30 Je vais en cours de physique chimie.

13 h 40 La prof crie.

13 h 45 J'ai mal à la tête.

13 h 50 Comme un marteau qui frappe ma tête.

13 h 55 Je mets ma tête dans mes bras.

14 h 25 Heure de permanence habituelle.

14 h 35 Le pion parle fort et m'énerve.

14 h 45 Je suis prête à bondir comme un lion en cage.

15 h Je serre les dents et les poings.

16 h 35 Fin des cours. Je vais à la boulangerie chez Paco.

17 h Je me sens bien remplie.

19 h Je prends ma douche.

19 h 05 L'eau me réchauffe et me donne envie de dormir.

20 h Je mange. BON APPÉTIT !

21 h 30 C'est l'heure de dormir.

21 h 35 Quand je m'allonge, mon corps se sent très fatigué.

21 h 40 La couette me fait fermer les yeux. Je suis dans mon cocon.

7 h 10 C'est reparti pour un tour. GO !

« Dans ma baignoire, l'étoile du berger dévore le petit chaton, en bégayant doucement au dernier souffle. »



LE TROU DANS L'ARBRE

Yann Desbrosses

Partie 1

Chapitre 1

- Alors tu n'as plus peur de te salir ?, demande la fille Chouette.
Elle me parle avec sa voix calme qu'elle a comme d'habitude. Pas besoin de crier : elle sait que je l'écoute.

Je fais oui avec ma tête.

- Tu avais déjà fait un dessin comme ça ?, elle demande, comme si elle savait pas.

- Non, je dis, pas avec des craies grosses comme ça.

Ça glisse bien sur le mur. Mes traces elles commencent épaisses, mais à la fin elles sont minces comme mes doigts.

Et puis quand je vois comme elles sont grandes, quand même j'ai peur, je dis :

- Maman dit non, on a pas le droit de peindre sur le mur ! Maman elle va hurler, je l'entends casser ma tête avec sa voix !

Silence.

- Ça sent moi ça, dit finalement la fille Chouette.

- Sans moi, tu fais ça sans moi OK ? je dis comme si j'avais pas compris, on se connaît pas, OK ?

- Tais-toi !

- C'est toi tais-toi !

- Toi t'es moi, elle me dit avec sa voix de nuit, mais ne le dis jamais à personne.

La fille Chouette a élevé sa voix. Ce soir elle parle grave. Je me tais. Mon cœur va plus fort. Alors je devine son bec et ses serres. D'où elle sait ce qu'elle me dit ? D'où elle voit dans la nuit ? Je dis :

- Ce que tu me dis, je peux pas le répéter à papa et maman, je suis pas un perroquet.

- OK. Tu as raison. Ils ne comprendraient pas.

Oui. Papa et maman comprendraient pas. Alors je me tais. Et je peins.
Marron.

Quand je peins, c'est plein dans moi. C'est ça ce que j'aime le plus dans la mat'sup, quand la maîtresse elle dit : « Théo, si tu as fini, tu fais temps libre. » Que j'aime à l'école il y a aussi l'odeur du couloir en plastique. Le couloir des portemanteaux, avec nos dessins au-dessus.

Et la fille nommée Chouette me parle avec sa voix douce quand je peins :

- Tu vas les faire chier. Tu vas les pousser à bout. Cette peinture que tu as en main, c'est ton arme fatale. Et ils vont s'écrouler. Ils ne pourront pas résister. Là ils ne peuvent rien contre toi, cette peinture-là c'est toi qui la contrôles. Il faut qu'ils s'écroulent, tu comprends ?

- Il faut qu'ils s'écroulent. Mon ventre est serré quand j'ai peur. Elle continue.

- Tu ne peux plus éviter de rentrer dans ta nuit. Il est temps que tu montes sur mon dos, quand je déploie mes ailes et que nous traçons nos cercles en forêt. Il est temps que tu sauves ta peau, Théo.

- Je suis en danger moi ?

- Comme la plupart des enfants de 6 ans, tu es en train de disparaître. Tes-parents-qui-t-aiment essaient de faire de toi un être de pensées et de mots, alors que tu vis dans le monde indicible des sensations et des images. Ton âme se baigne encore nue dans l'âme du monde. Ils veulent l'habiller d'une enveloppe rigide et conforme, pour paraître dans la société des humains. Ils sont devenus des machines à paraître, et ils ne te feront devenir rien d'autre qu'une machine. Ils disent qu'ils t'aiment, en réalité ils t'effacent. Ils ne savent pas aimer. Leurs parents les ont tués il y a longtemps. Tes parents sont morts, Théo. Et toi qui approches de l'âge de raison, tu vas jouer ta dernière carte, ton va-tout.

Mon va-tout.

Je prends une autre boulette marron et je finis l'arbre, avec des racines qui descendent tout en bas du mur comme un fleuve qui se sépare en plein de bras quand il trouve l'océan ; je fais ses branches — aussi hautes que moi sur la pointe des pieds ! Après je me recule et je vois le tronc comme il est épais. J'aimerais le rallonger, mais les racines et les branches prennent toute la place.

De toute façon je peux pas effacer. C'est accroché dans le mur qu'est

rugueux comme la peau des pieds de papa.

- C'est moi qui me lave les mains tout seul. Tu me laisses faire maintenant.

La fille Chouette parle plus. C'est à moi de jouer maintenant.

Je force sur le robinet pour l'ouvrir, frotte la savonnette entre mes mains sous l'eau froide, sous les ongles aussi. Et puis je remonte mon slip, tire la chasse, déverrouille la porte. Et je me remplis d'air trois fois, avant de crier :

- J'ai fini, m'man !

Chapitre 2

Maman montre une grande plaque marron clair collée très haut sur le mur de la rue. « C'est lui, monsieur Charrette », elle dit en appuyant sur la sonnette. Je sais pas encore lire les mots, mais je vois bien qu'il a écrit son nom en énorme : ce monsieur doit recevoir des gens qui voient rien du tout. Mais nous on est pas aveugles, alors qu'est-ce qu'on fait là ? À moins que c'est lui qui voit pas bien, monsieur Charrette, et qu'il a écrit son nom en gros pour retrouver sa maison ? Ça me tracasse encore quand on rentre dans un couloir minus et ensuite une pièce rikiki, où quatre chaises sont collées au mur. Ça fait un carré. On attend là avec maman, et je me demande qui va venir sur les deux autres chaises. Monsieur Charrette et sa femme ?

Hier maman m'a dit qu'on irait voir un docteur qui guérit les chagrins.

« Qui a un chagrin, maman ? », je lui ai demandé, alors elle a soupiré en me regardant comme quand elle veut pas rire avec moi.

- Devine ?

- C'est toi qui es triste, maman ?

- Arrête de faire l'idiot...

Comme elle me regardait plus, j'ai attrapé sa main pour la mettre sur ma joue.

- C'est un monsieur qui va t'aider à faire à nouveau normalement.

- Je suis pas normal ?

- Tu sais très bien.

- Tu as un problème, maman ?

Paf ! Là j'en ai pris une, et je me suis fait tout dur pour pas pleurer. Et puis elle m'a serré très fort dans ses bras quand j'avais encore la joue qui brûlait, et avec sa voix de pluie elle a dit « on va y arriver tous ensemble ».

J'ai fait oui avec ma tête. Je pensais « où on va arriver ? », mais j'ai rien dit pour pas la faire pleurer. C'est pas beau de faire pleurer ses parents. Alors je me suis collé contre sa cuisse et j'étais une éponge, pour enlever son chagrin et le prendre dans moi.

On était bien.

Un monsieur ouvre la porte, mais il vient pas s'asseoir avec nous. Il me tend sa main comme si j'étais un monsieur moi aussi. Je regarde maman, elle sourit beaucoup (incroyable, comment elle sourit tout à coup), il me tend sa main comme pour me dire vas-y, alors j'avance ma main et le monsieur me l'écrase quand il dit :

- Hervé Charrette, bienvenue jeune homme.

Je dis bonjour sans montrer que j'ai mal, il a l'air très content, je vois pas pourquoi. Peut-être parce qu'il a gagné au jeu de l'écrase-doigts ? Puis il écrase la main de maman, et on le suit dans une grande pièce où je repère tout de suite des feutres et de la pâte à modeler. Pas de cuisine, qui lui amène à manger ? Et pas de lit aussi, comment il fait sans dormir ?

On est assis avec maman sur le canapé devant le monsieur qui est dans son fauteuil. Il me regarde avec ses gros sourcils, comme s'il voulait que je parle. Mais c'est maman qui dit. Normal : c'est elle qui a voulu venir.

- Mon garçon est un super petit bonhomme, qui nous donne tellement de joie, il est tellement éveillé et en avance aussi, il comprend tellement de choses, des fois je me dis quelle chance on a de l'avoir, quel cadeau la vie nous a fait ! Je ne laisserai personne critiquer cet enfant, personne n'aura le droit de dire que mon garçon n'est pas à la hauteur, pas normal, il faut comprendre qu'il a ses mystères à lui, mais vous savez, nous aussi on a parfois du mal à accepter ses mystères, enfin en ce moment, c'est un peu difficile, c'est même assez éprouvant pour moi quand je dois... C'est délicat à vous expliquer, mais disons que Théo a des difficultés à aller aux toilettes depuis l'été dernier, il faisait très bien avant, je veux dire caca, mais depuis l'été dernier, depuis la mort de son papi, tout a commencé quand ton papi est mort en fait, hein Théo, quand ton papi est mort l'été dernier... Je sens maman qui devient toute molle sur le canapé alors je me colle à

elle pour l'aider, c' est pas facile pour elle d'être ici, ça se voit. Le monsieur la regarde, mais il dit rien, moi non plus, alors elle continue.

- Mon garçon a toujours été assez en avance, je veux dire dès la crèche dans les enfants du dessus de la moyenne des autres enfants, on était fiers de lui avec son père oui, on est fiers, je ne voudrais pas que ce qui lui arrive fasse qu'il soit moqué par d'autres enfants, ils sont cruels les autres, vous savez, au CP, vous savez, il va rentrer à la grande école en septembre, là il faudra qu'il soit propre, qu'il soit irréprochable même, qu'il redevienne plutôt dans le dessus de la moyenne des autres enfants, qu'on soit fiers de lui comme on l'a toujours été. Mais avec son petit problème de toilettes, je ne voudrais pas qu'il soit montré du doigt, qu'on dise qu'il n'aurait pas sa place dans l'école, qu'on l'exclue, vous voyez ? En fait, il faisait très bien avant, son caca était vraiment normal, très bien formé même, et il était fier de nous le montrer quand il faisait dans le pot, tu te souviens, Théo, non c'est quand même loin tout ça, mais tu sais pour moi, tu es encore mon petit, mon tout petit, enlève ton doigt du nez mon chéri, bref depuis l'été dernier quand son papi est mort, il a peur de faire, il dit, je sais que c'est bizarre, mais vous pouvez comprendre ces choses-là vous, c'est pour ça qu'on vient vous voir, parce que vous êtes habitué à ces choses-là vous, enfin voilà, il dit qu'il a peur de mourir quand il fait caca.

Là, le monsieur me regarde et me demande :

- Tu as peur de mourir quand tu fais caca, toi ?

Je peux pas parler. La fille Chouette m'attrape la gorge au-dedans avec ses serres.

Mais je fais un petit oui avec ma tête.

Pendant que le monsieur hausse les sourcils maman continue, et moi je me lève pour aller à la petite table où il y a du papier et des feutres. Je mets la petite chaise pour être dos à maman, et j'enlève le capuchon du rouge.

- Le premier incident a eu lieu quand on était avec sa mamie au camping, l'été dernier. C'était le lendemain d'une soirée où elle avait raconté la mort du papi, j'avais dit arrête, Théo il n'a que 6 ans, tu dois pas dire ces choses-là devant lui, mais elle a continué, sa mamie et je l'avais bien dit, qu'elle n'aurait pas dû parce que le lendemain mon garçon a eu un accident, je veux dire un incident, enfin c'était un peu choquant devant les gens du camping, vous comprenez, quand un copain de Théo a dit... Enfin voilà, il y avait des traces sur le mur des toilettes, mon garçon, il en avait étalé,

un peu seulement, mais quand même, ça été là au camping la première fois, j'ai tout lavé, après c'était encore plus propre, parce que ce mur, il n'était pas si propre, si vous voyez ce que je veux dire, mais son père surtout, il a été très en colère, nous on ne frappe pas notre enfant, mais quand même des fois, c'est difficile, quand il fait des choses comme ça, je veux dire quand il étale sur un mur, ça nous fait presque un peu peur, vous comprenez, pas honte non, on n'aura jamais honte de notre enfant, mais on voudrait qu'il reste l'enfant qu'on connaît, mais là, c'est comme si on est tirés en arrière, et qu'on ne comprend pas pourquoi.

Là, il y a un silence. Et puis ils continuent, et moi je dessine.

Dans mon dos c'est chaud : je sens qu'ils me regardent.

Finalement le monsieur s'approche de moi, il sent un savon que je connais pas, quand il regarde mon dessin.

- Alors comme ça, toi, tu dessines avec ton caca ?

Je le laisse regarder ce que je fais.

- Qu'est-ce que tu vois sur ton dessin ?

La fille Chouette ne me lâche pas.

- C'est un caca, là ?

- Non c'est le cercueil de papi, je dis, un peu étonné qu'il ait même pas compris.

Sur mon siège surélevé, à l'arrière de la voiture de maman, j'appuie ma tête. Et mes yeux se ferment. C'est ça que j'aime bien quand on fait de la voiture, c'est le moteur qui fait un chatouillis doux.

Maman chante avec sa bouche, elle a l'air d'aller mieux, elle avait raison en fait, de m'emmener chez monsieur Charrette. Ça me fait du bien de voir maman rassurée.

Qu'est-ce qu'il va faire de mon dessin ? Il m'a demandé si je suis d'accord pour lui laisser, j'ai dit oui vu qu'il ne sait même pas reconnaître un cercueil, il faut bien qu'il apprenne.

Et c'est là quand je ferme mes yeux, que je vois l'enterrement de papi.

L'été d'avant. C'est là que j'ai été sûr que papi, il est pas comme Jésus, vu que mamie Josette elle dit que Jésus, son corps il disparaît, alors c'est pas la peine de le cacher dans une boîte. Moi j'ai pensé : ça doit être pour ça qu'ils lui ont fait une boîte belle et brillante à papi, pour

qu'on voie que c'était quelqu'un de bien, là où il va. Mais s'il va au ciel comme elle dit mamie Josette, c'est pour quoi les poignées, j'ai pensé. C'est qui qui va le porter là-haut ? Ça aurait été mieux des ailes, quand même plus pratique, les anges ils ont pas des poignées dans le dos. Après quand j'ai vu tout le monde autour d'un trou, j'ai compris qu'il y avait une erreur. Une énorme erreur ! Je voulais le dire à mamie Josette que les messieurs avec les casquettes et les cordes, ils se trompaient de côté, mais papa m'a repoussé parce que mamie pleurait, elle tremblait tellement elle pleurait, moi ça me faisait lourd dans le ventre. C'est vrai qu'il y avait de quoi pleurer de se tromper de côté comme ça, ces types avec leurs casquettes étaient bêtes à en pleurer et tout le monde les regardait faire en silence, sans rien dire ! Après papa m'a dit que c'était un caveau, qu'ils le mettaient dans un trou en ciment très profond parce qu'après il y aurait d'autres morts et qu'ils auraient une place par-dessus. C'était compliqué, quand même, à comprendre. Alors il est prisonnier papi, j'ai dit à papa, qu'est-ce qu'il a fait de mal ? J'ai dit : alors il va faire comme Houdini le magicien, il va réussir à sortir tout seul de la boîte ? Papa a secoué la tête. Il va faire comme Jésus, il aura plus de corps ? Non, a dit papa, et il a pris maman dans ses bras, et maman faisait semblant de pas pleurer.

Je voulais demander qui viendrait après par-dessus papi, mais j'ai plus rien dit. Tout le monde s'essuyait la main sur mes cheveux en me disant que papi était un sacré bonhomme, un super papi, et qu'il faudrait que je sois fort. Pourquoi ils l'ont pas enterré au Grand-Lud j'ai pensé, dans le jardin qu'il avait avec mamie, là où il a construit le chalet ? C'était là qu'il aimait être, moi je suis sûr s'il avait été obligé d'aller dans de la terre et pas dans le ciel, c'est dans la terre du Grand-Lud qu'il aurait aimé aller papi, enfin aimé faut voir, ça doit faire bizarre quand même...

Et maintenant qu'est-ce qu'il va devenir le Grand-Lud, sans papi pour tondre la pelouse ?

Quand on arrive à la maison, je vais faire pipi.

Quand je fais pipi, il se passe quelque chose de mystérieux. Le pipi, il coule du petit sac que j'ai entre mes jambes. Le sac comme une petite gourde en peau accrochée sous moi. Mais après, le sac, il est pareil : pas plus petit, pas plus gros. Comment ça se fait ?

J'ai déjà essayé de toucher le sac avec mes doigts, pendant que je fais, pour voir comment il se dégonfle. Mais rien.

Et puis aussi, je tire pas trop sur la peau autour de mon zizi quand je fais pipi, parce que j'ai peur que le bout tombe dans le trou des toilettes. Ça, je l'ai jamais dit à personne. Je veux pas qu'on se moque.

Chapitre 3

Maman débarrasse la table. Elle passe l'éponge qui pue sur la toile cirée, après il y a des toutes petites gouttes étalées dessus, on dirait un troupeau de bêtes. Je les regarde comme elles se dépêchent de vivre avant qu'elles deviennent invisibles.

- Viens, dit maman, on va dessiner tous les deux.

Elle a cet air gentil qu'elle prend quand elle veut que je fasse ce qu'elle veut elle. Mais moi je bouge pas. Parce que je sens qu'elle me cache quelque chose, vu que d'habitude elle parle pas comme ça.

Maman elle comprend ce que je dis, quand je dis pas, alors elle continue

- C'est monsieur Charette qui m'a dit de dessiner avec toi ce que devient le caca, et aussi ce que devient le corps des morts.

Là dans moi, je vois le trou des toilettes où les crottes disparaissent. Et je vois le trou du caveau en ciment, qu'à pas de trou au fond pour que papi s'en aille. Parce que le trou des toilettes c'est un trou qu'à un trou, lui.

Maman apporte les feutres, elle pose une feuille à plat et fait une grande ligne en plein milieu, de haut en bas. Et puis à droite, elle dessine des traits, pendant qu'elle raconte :

- Quand tu fais ton caca dans les toilettes, parce que tu sais le faire, tu te souviens comme tu le faisais bien avant l'été dernier, avant la mort de papi, quand tu tires la chasse, l'eau envoie ton caca dans le tuyau qui l'emmène dans la terre, tu vois là, sous les racines, il donne à manger aux arbres, et après ils font des beaux fruits, tu vois la pomme, tu es un petit croqueur de pommes toi, eh bien c'est grâce à ta crotte que la pomme pousse. Et là elle fait une grande flèche qui tourne, tout autour des toilettes, du tuyau, de la terre et de l'arbre et de la pomme et elle rajoute un bonhomme.

- Et toi, quand tu manges la pomme, la boucle est bouclée tu comprends ? Non, vraiment pas du tout, parce que je n'ai jamais mangé une pomme qui sent le caca. Maman sourit comme quand elle avait vu monsieur Charette

dans la salle d'attente. J'aime pas ça.

Comme elle me regarde pour que je parle, je dis :

- Mais comment il fait le caca, pour devenir une pomme ? Blanche-Neige, elle a mangé une pomme qui était encore un peu du caca, c'est pour ça qu'elle est tombée ?

Ah ah, maman fait, en regardant dans l'air quelque chose qu' est pas là, ah ah... ! Là elle devient sérieuse comme quand papa rentre à la maison.

- Ah ah, fait maman, ça se décompose en tout petits morceaux, il y a des toutes petites bêtes que tu ne peux même pas voir tellement elles sont petites, qui mangent ton caca et en font des minuscules bouts de Lego qui rentrent après dans les racines de l'arbre, c'est comme pour le corps de ton papi, les toutes petites bêtes vont le manger et ça va faire des petites pièces qui vont aller dans les racines de l'arbre.

Des Lego moi j'en ai, et je voudrais pas qu'ils aillent sous terre, vu qu'on a pas encore fini le château qu'on a commencé avec papa.

Là elle fait un dessin à gauche de la feuille : une grande boîte, et puis après des petits points qui font un nuage qui va dans les racines d'un autre arbre, mais pareil que le premier, parce qu'en plus il fait des pommes lui aussi. À la fin elle fait une grande flèche qui tourne, pareil que celle qui part des toilettes.

- Alors le corps des morts c'est comme le caca, je dis, il va dans la terre et il donne à manger aux arbres ?

Maman a l'air soulagée, j'ai dit la bonne réponse. Elle frotte mon dos avec sa main, ça me fait des fourmis. Peut-être que c'est des toutes petites bêtes comme ça qui mangent le corps de papi, comme les fourmis que je sens dans moi quand maman me frotte. Alors je pense à papi comme il frissonne pendant qu'il est mangé.

Et puis des mots sortent de moi :

- Mais alors pourquoi ils ont mis du ciment autour ?

- Quel ciment ?

- Dans le caveau.

- Ah, le caveau... Oui, tu l'as vu à l'enterrement mon chéri, tu as vu tout ça, peut-être trop, tu en as peut-être trop vu, vu qu'après ça, tu ne faisais plus normalement, je veux dire aux toilettes, le caveau, c'est pour protéger le corps de ton papi, c'est comme une maison pour les morts, pendant que leur âme va au ciel, tu comprends, c'est pas très logique, tu as raison, sur

mon dessin, il n'y a pas le caveau, parce que sinon, comment le corps va rencontrer les racines de l'arbre ?

Elle a l'air désolée, mais tant pis, moi je dis :

- Le caveau c'est pas une maison, c'est un immeuble parce que papa il m'a dit qu'il y a de la place pour ceux qui vont mourir après et qui vont aller par-dessus, et c'est qui qui va mourir après ?

Maman s'arrête.

Elle regarde quelque chose que je vois pas et elle respire plus du tout.

Moi je sais quand elle est là où je la sens pas.

Alors je colle ma tête sur son ventre.

Et je connais bien ce qui coule dans moi.

Chapitre 4

Dans mon ventre le monde
gronde.

Si ça

pouvait parler,

Qu'est-ce que ça dirait ?

« Dans la cuisine, mon genou capricieux explose gaiement le visage des gens, à 3 h du matin dans la nuit du samedi 12 au dimanche 13 décembre 1986. »



Mary d'ici

Florence Mourlon

Résumé de l'épisode précédent (voir recueil *Systèmes D. scolarisés* p.26)
Après un parcours de la combattante — chemin de croix de la prépa, tour de France des concours, épreuves écrites et ô ! râles ! — Mary intègre l'Xcellence d'une Grande École. Elle se destine ainsi aux hautes fonctions de l'ingénierie.

Reconstituez la suite du parcours de vie de Mary à travers les stations de métro et de RER de Paris (et d'Issy).

Mary vue d'ici a très bien réussi. Mariage avec Corentin qui « scelle ton avenir » comme lui avaient dit ses parents devant la porte de leur appartement de Versailles. Elle ne renie pas les conventions, supervise à la maison la société chargée des travaux — Girard —, est volontaire à la paroisse du Bon Pasteur. Entièrement dévouée au petit dernier, elle le sèvre, le courbe pour le rot, se cambre on ne sait combien de fois par jour. Côté cuisine, tous les dimanches, elle aiguise la lame, ôte le papier gras, pique et assaisonne la viande au vinaigre. Neil, son troisième fils, l'aime, il le dévore, ce plat rehaussé de gorgonzola. Ses aînés Charles et Michel sont plus difficiles. À 32 ans, les mains de Mary sont déjà rongées par la javel. Aujourd'hui, elle nettoie les chandeliers au marc de café, grimpe dans la tourelle, fait l'argenterie. Ce soir, les pontes de l'AL inc., société de son mari, sont invités à dîner, pour enfin valider, amusés, les mains d'or de Mary que sait si bien vanter Corentin.

Puis Mary prépare l'apéritif, elle dispose des gressins sur la table. Après avoir tranché une miche, elle la tartine d'un Tartare iodé. On approche de l'heure du dîner, Mary s'affole. « Comment je m'habille ? On ne peut pas se montrer dans cette tenue ! » La sève revient sur son visage quand elle y dépose une touche de rouge. Elle met le Babyliiss on.

Tout à coup, elle entend un claquement de portières. Elle s'empare — avec une dextérité par les circonstances accrue — du bac à linge sale qui traîne

dans l'entrée. La solitaire fée du logis a beau avoir une rhino, être au bord de l'asphyxie, elle doit sembler « impec » devant les financiers et enchaîne pour cela les gymkhanas. Si on a l'œil, on constate que l'organisation au cordeau n'admet pas de tuiles.

Riants sont les palais devant le kir royal, les amuse-bouche et du loup, vraisemblablement pêché en mer du Nord, au riz violet et à l'aioli. À table, on parle achats et les AL inc., qui ne détiennent pas suffisamment de parts, en ont marre, scellent un pacte. Pour éviter d'être dévorés, face au mur des actionnaires, il faut s'aider ! Basta, faisons un monopole !

À ces mots, Mary se sent tiédir, des bouffées de chaleur se manifestent, mais elle se plie en quatre — habituée qu'elle est de ces ambiances aseptisées — pour ne pas montrer que ses membres tremblent. « Il faut rester opé », râle-t-elle dans un soupir. Peu leur chaut à ces messieurs aux dents blanches et au teint hâlé. La faille est interdite. Ah, vraiment, seul le coma pourrait arrêter le cours de leur destin ! Comme toujours, elle ne manifeste rien de ses symptômes.

Par quel hasard elle croise le lendemain une vieille camarade de l'X, Catherine, qui lui dit : « T'es destroy, t'as une tête d'hyène ! Dors, vis, pianote, rêve, dame le pion à tes démons ! Tu as de l'or étouffé en ton sein. J'aurais juré que tu menais une vie pimentée et galvanisante ! »

Elles décident d'aller boire un verre et Mary raconte l'envers du décor au comptoir d'un bar bèsbège. « Tant que je le puis, je m'accroche, choir m'est interdit. » Catherine la met en garde. « La chape élégiaque qui t'étouffe te conduira trop vite à la tombe. Ne mets pas ton mari sur un piédestal, ingrat qu'il est ! Un autre destin t'appelle. » Elle conclut :

« J'aurais aimé te croiser plus tôt. » Ayant terminé verres de vin et bols d'olives variées, elles se séparent, se promettant de se rappeler.

Et c'est alors que pour Mary débute une nouvelle vie. Dès le lendemain, elle se dit : « Chômions aujourd'hui ! Qu'est-ce qui me botte ? Les arts, l'histoire, les places de Paris, les idées neuves, les fêtes ! Elle voit sa vie sous un nouveau jour ! D'un coup, fini le dédain de son corps ! Elle peut aspirer à une nouvelle naissance ! « À moi la belle vie ! » lance-t-elle.

Mais avant cela, il lui faut terminer les tâches entamées.

Et pour couronner cette première journée de liberté, une lésion du ménisque (en tentant d'atteindre le montant de la fenêtre, juchée pépère sur la chaise la plus haute de la cuisine).

« C'était à un fil », se dit Mary qui flippe sur son lit d'hôpital. « Que cela augure-t-il pour l'avenir au juste ? » Songeant à l'esclandre que fera son mari en apprenant son acrobatie, elle décide de reporter son appel au lendemain. Le coup de fil du matin sera corsé. Mais, pour le moment, elle profite de ce havre on ne peut plus paisible, et se prépare à une nuit — voire deux — de réconfortante hibernation.



HONNEUR

Melissa Vicaut

Une FEMME, de dos, assise, immobile. Face à elle, une caméra reliée à un ordinateur, et une ombre massive : le CHŒUR DE FEMMES, debout, de face, se déplaçant tel un seul corps, sur un rythme de tam-tam.

FEMME. Je me souviens d'une image chiffonnée dans la décharge
Page arrachée d'un journal
Je ne sais pas lire les écritures
Seulement regarder l'image sous la moisissure
Mes mains terreuses cherchant un reste comestible
Entre les déchets putréfiés et les excréments périmés.

Je déteste mon pays
Nuit infinie
Peine
Pauvreté
Double peine
Je déteste mon sexe
Femme
Triple peine
Illettrisme tradition religion
Peine encore

CHŒUR DE FEMMES. C'est un grand jour aujourd'hui. Voilà des friandises, et un pain chaud. Tu vas être une vraie femme maintenant. Mange, c'est pour toi. Tu seras, comme nous, une femme d'honneur. Et ce foulard, il est pour toi aussi. C'est un grand jour aujourd'hui.

FEMME. Je me souviens d'une image mouillée
Encadrée sur une page aux signes illisibles
Un homme une femme vêtements de fête.
Me souvenir est pire que de parler

Déjà parler fait si mal
Sans os
Sans muscles
Sans peau
Sans visage
Parler fait si mal
Ça va très vite la violence
Pour un mot ça va si vite
Le temps d'un jet
Vicieusement
Profondément
Mes traits fondus
Mes tissus brûlés comme mes rêves
Souffrance innommable
Et pas chère :
Au printemps environ 40 roupies le bidon
Pour nettoyer les graines de coton.
Chaleur enveloppante
Qui crame l'âme sans en finir
J'étais trop occupée à mourir
Pour crier à l'aide.
Qui aurait aidé une femme ?
Qui aurait ramassé ce tronc liquéfié de femme ?
Objet diabolique lieu de toutes les tentations
Femme je ne suis pas un homme qui peut dire « non »

CHŒUR DE FEMMES. Tu entends ? Le tam-tam joue pour toi. Écoute ses encouragements, saisis sa force. Demain ils seront des dizaines à jouer, encore plus fort, plus longtemps, ce sera une grande fête en ton honneur. Tu porteras ce foulard et tu danseras, tu danseras, tu danseras, tu danseras.

FEMME. Je me souviens de cette image rêvée
Certainement un magazine étranger
Un homme une femme l'air heureux
Lui souriant de toutes ses dents

Elle une coiffure sans accident.
Moi la douleur que je sens
Dès que j'ai le devoir malheureux
De respirer
Me laver
M'habiller
Boire un peu
Ingurgiter ma salive acidulée
Parfois manger et dormir
Dans ce pays que je déteste cette douleur porte un nom :
Honneur.
Honneur.
Honneur.
Au nom de l'honneur
Ici
On crée des morts-vivants.
Trop détruits pour vivre
Trop faibles pour mourir.
Là-bas
On appelle ça un crime
Un crime d'honneur
Ici
Ce n'est pas comme un crime
Il n'y a pas de victime
Il y a peut-être un coupable
Peut-être
Mais il n'y a pas de victime
Alors où est le crime ?
Reste l'honneur.

CHŒUR DE FEMMES. Dans quelques années, nous te transmettrons le couteau. Tu deviendras à ton tour gardienne de la forêt ancestrale. Parce que tu couperas le fruit de l'arbre de la honte, tu recevras des offrandes, des bijoux, une chèvre, parfois même de l'argent. On fera autour de toi une cérémonie digne d'un mariage. Tu feras des envieux, on viendra te menacer, te montrer de vilaines images, mais n'oublie pas : gare au mauvais sort !

FEMME. Je me souviens de cette image délavée
Comment est arrivé ici ce papier ?
Un homme une femme de beaux habits l'air heureux
Autour d'un grand banquet.

La maladie la faim la guerre peuvent tuer
La tradition a des griffes plus aiguisées
L'ignorance tue encore plus sans achever ses mutilés
Violence irréversible
Tout comme la haine.
On m'a menacée
Répudiée
Jugée devant Dieu
Enfermée
Battue encore
On a tenté de me cisailer
Cette langue sulfurisée
Pour m'éviter de parler
Je n'ai pas peur
Accusateurs adorateurs
Je ne suis plus votre sœur
Me voilà affranchie convertie
Ma foi devenue haine impie.

CHŒUR DE FEMMES. Maintenant tu vas être brave comme nous, tes sœurs tes tantes tes mères, l'avons été avant toi. Tu vas t'installer là. Surtout tu ne bougeras pas. Si tu bouges, nous devons te maintenir immobile par la force, mais nous n'aimerions pas te faire mal ainsi. Aucun cri. Aucun gémississement. De toute façon, le tam-tam saura toujours couvrir ta peine. Enfin, tu ne pleureras pas. Rappelle-toi qu'après ça, tu seras une vraie femme. Sans ça, pas de mari. Alors non, tu ne pleureras pas. Chhhh... tais-toi.

FEMME. J'avais huit ans
Je me souviens
Mes mains terreuses cherchant un reste comestible
Dans la merde des autres

Une image froissée comme dans un rêve
Rêve lointain venu d'ailleurs
Un homme une femme deux amants heureux
Des étoffes colorées et des couronnes
Derrière une table de fête
Des plats en or et au moins cent personnes
Dansant sur une musique de feu
Deux amants heureux.
J'attendais ce jour où je dirais « oui »

CHŒUR DE FEMMES. Chhhh. Te voilà une vraie femme.

FEMME. Je ne suis plus une femme
Je suis une rature
Une brûlure
Une créature sans figure sans chevelure
Juste une blessure
Une autocensure

CHŒUR DE FEMMES. Chhhh ne dis rien. Lève-toi maintenant.

FEMME. Je m'étais levée de bonne heure
J'avais huit ans ou peut-être dix
Mes mains dans la terre deux miroirs dans la boue
Une page arrachée d'un journal de je ne sais où
Des lettres comme des fourmis en cage
Et une image
Je la vois encore cette image
Même si mes yeux ne me servent plus à voir aujourd'hui
Car un jour j'ai dit « non »
Moi qui attendais le jour où je dirais « oui »
Un jour j'ai dit « non »
Juste un mot pour dire « j'existe
À ta contrainte je résiste »

CHŒUR DE FEMMES. Chhhh. Tiens, mords dans le foulard si ça te fait du bien.

FEMME. Un jour j'ai simplement dit « non »
Sans ambition ni provocation
Ce « non » m'a privée de presque tout
Presque
Dans le presque
M'appartient l'honneur d'avoir dit « non »
Le dire le crier le pleurer le gémir encore.

CHŒUR DE FEMMES. Chhhh. Tout est en ordre maintenant.

FEMME. Non !
Non !
Non !
Comme une étincelle de liberté
Embrasant mon corps déshonoré.

CHŒUR DE FEMMES. Chhhh

« En l'an de grâce, au creux de l'épaule de mon amour retrouvé, avec une douceur infinie le chirurgien sursaute. »



1— VENTE-ERE

Audrey Montseny

4 heures et 30 minutes — Au Mag à Zinzin Décor, tout est calme encore à l'or-or de cette première matinée d'été. Cependant, chacun et chacune savent que c'est le calme avant les emplettes. En effet, nous sommes le jour des Grandes Liquides à Cons, là où la foule se précipite sous le rideau à s'en faire mal au dos, se donne à voir pour un avoir, se met des gnons pour dépenser du pognon, là où le j'y-étais de T-PAS-FIN aime brancher ses caméras pour un potage exclusif au cœur des cons-sots-matteurs !

5 heures et quinze minutes — Le Viendeur en Chef, le Grand Mâne itou du Chiffre d'affaires facile à faire, les dents blanches et le teint hâlé, arpente les allées décorées d'azalées, tournant furieusement un calepin bourré d'âne-ô-tentations. Première étape à taper pour vérifier que tout est quantifié : « la Gare Ne Ment » : tout pour les p'tits bouts !

Les écorces des filles et des garçons attendent dans leurs emballages garantis bieux que les petits filous, fillettes et petits choux viennent les enfler en file indienne.

Pour clarifier la signale-pas-éthique, de grandes flèches brillantes guident les lâcheteurs grâce à un code cool-leurre. Il ne faut surtout pas que les âcres-erreurs puissent prendre le mauvais chemin. Faut leur éviter de penser sauf à vider leur porte-monnaie.

6 heures et quarante-cinq minutes — Le Viendeur continue sa route jusqu'au « Rayon Excès'Soir ».

« Allée Bronz'Age », il faut renouveler le stock des blancs, c'est ceux qui partent le mieux. Faut sacrément baratiner pour vendre un buriné, y'allier pour l'hâlé et trouver du rab d'argu-ments pour l'arabe... le Mâne itou note mécaniquement, remplit les colonnes, fait des croix là où il faut.

« T'as tout dans l'allée Tattoo », se dit-il tout content. Nous avons de grandes promo-cons sur l'écorce décorée : trois balles pour du tribale, six sous pour la tête à Zizou, dix ronds pour les hirond'ailes... Les lâcheteurs vont lâcher leur flouze pépouze.

Le VC, pour les intimes auxquels il intime qu'on l'intitule ainsi, (l'égout de ce chic type a toujours eu un arrière-goût nausée abonde), vérifie les étisquelettes qui pendouillent le long de leurs doigts. Il peste en matant les prix qui croyaient pendre, produits issus de la con-cul-rance des pays à sciatiques : les finitions sont grossières, le tissu se détend, se délave et pour le coup, les coutures au niveau du cou ne coûtent pas un clou. Mais que voulez-vous, ils valent quatre ou cinq fois moins cher que les produits nation'os.

Plus loin, dans l'« Allée Dutrou », il vérifie les petits excès-soirs : le prix des crèmes Hydres à Tendre, importantes pour le Dur à Cuir, le nombre d'anneaux, les strass et les diams en évitant de faire des boulettes dans ses cales culs. Il faut éviter le pire-cing : qu'il y ait des aigreurs dans les comptes !

7 heures et trente minutes — Le voilà à présent arrivé au rayon « Hors Normes » : c'est le rayon d'énormes qui ne respectent pas les normes. Il est difficile d'en trouver, car même s'ils sont haut de grammes, cela est mal vu d'en lâcheter.

« Va falloir tailler le bout d'gras avec les âcres erreurs pour vendre les derniers », soupire le VC. Il reprend sa route jusqu'à l'allée centrale.

8 heures — Il arrive au rayon du fond : celui des « Liquides à Cons Totaux ». À la friperie c'est les soldes sur les fripés, les ridés, les abîmés. Celui-là a une éraflure, l'autre une fermeture éclair cassée : que du Vieux. Le VC regarde ce qui est récupérable : une fois par mois, il y a de grandes enchères à la chair : on vend à prix d'or ces vieilleries sous l'appel à cons « Vintâge ». Le reste est jeté et on en rachète de nouveaux.

8 heures et 30 minutes — le VC jette un coup d'œil rapide à la pièce du fond du Mag à Zinzin : « Lab'haine Accords ». Le tissu au niveau de mon

ventre se serre. Je déglutis.

Lab'haine, c'est la pièce aux rapiécés et son entrée est interdite aux visiteurs. On y stocke les invendus, les pas-assez de mode, les éraflés, les bouts zillés, les cassés, les nenveuplus.

Pour moi, c'est surtout un poste d'observe à cons parfait de la vie du Mag à Zinzin : on voit tout ce qui se passe, il suffit de se tordre un peu le cou et on peut jeter un cil sur toutes les allées.

Bientôt les lumières vont s'allumer.

9 heures pétantes — Cou d'en voix : les portes du Mag A Zinzin s'ouvrent sur les viendeurs sifflant sur le flot de la foule qui s' affole.

Ni une, ni deux, on s'escalade, on se pousse à qui mi-yeux mi-yeux, on arrache tout au pas sage. On se donne des coups de sacs, on s'arrache les cheveux de la tête pour être dans les premiers sur rien et bénéficier de ducacons, tout glisse bien dans ce tout à les goûts !

10 heures et 20 minutes — Je repère une engueulade au rayon « Dégrif sur les griffes » : deux rombières se battent becs et ongles pour du ternis. Il faut appliquer une couche épaisse de cet ennui pour aussitôt se ternir et devenir la f'âme potiche parfaite.

Zimaginez bien qu'il y a du monde et pas qu'au bal des cons ! À corps et à cris, la plus petite des deux remporte l'abat'aïe. Aussitôt ennuite, elle prend le bras de son marre-i et se tait, tel l'excessoire tant d'os qu'elle est.

11 heures et quarante minutes — Tiens, au rayon « Fait mine hein ! », la m'ode cet été est aux écorces maigres. Pour être dans le cou, il va falloir porter du XS sans excès. Tout le monde va s'arracher l'écorche Thigh Gap qui garantit un écart suffisamment important entre les cuisses.

Grâce à un système ingénieux d'épinglage, on remonte le cuir des cuisses jusqu'aux os du dos. Cela ne casse pas trois pattes à un connard, on sent

bien que les cons-septeurs, un peu mous du genou, ont fait leur travail par-dessus la jambe.

Nez en moins, plusieurs f'âmes tâtent la marchandise.

12 heures et trente minutes — Au rayon « Masques & Lin », il y a de gros rabais sur les barbes.

Dix posés dans des caisses géantes, on trouve de tout : des longues, des courtes, même des frisées... ça frise un peu le ridicule tout cet em-bras ras du choix...

Ce pendant, de grands panneaux clignotants sont là pour allécher le chaland : « Pour une barbe tachetée, une mousse tâche offerte !! », peut-on lire.

Au cil, on voit donc ces messieurs prendre à bras le corps des barbes de tout poil quand d'autres ne savent plus où donner de la tête !

13 heures et vingt-cinq minutes — Pendant que les os parleurs crachent du Dany Bruyant « J'ai perdu la têteuuuh depuis que j'ai vu Suzette.... », une cliente qui semble s'être levée du pied gauche, gesticule très fort au « Service Après Fiente » : elle pointe le zip de l'écorce qu'elle a choisie. Il a vraisemblablement déraillé de la chaîne au niveau des coudes et il faut lui changer au plus vite.

Montée sur ses grands cheveux, elle postillonne sur le viendeur apeuré. Ce dernier se dépêche de lui proposer un nouveau mod'aile. Mi-figure, mi-raison, elle s'empare du nouveau produit et s'en va, faisant claquer ses talons au rythme de Pierre Payerait « Tout tout tout, vous saurez tout sur le... ».

14 heures et cinquante minutes — Un foie n'est pas costume, Sopping déambule dans les rayons : elle cherche de nouvelles chevilles pour arrêter de prendre ses jambes à son cou au moindre rendez-vous galant. Dans la fré-nez-ie jambiante, elle se rue sur les orteils à prix cassé avant de se rappeler qu'elle préfère chiner du madinchina en brocante le dimanche ou bénéficier de gros rabais sur Le Boncon. « Mais bon, c'est une belle

rédu-con, deux doigts de pieds pour le prix d'un, ce serait dommage de ne pas sauter dessus à pieds joints ! » Elle se dirige donc vers les caisses centrales pour régler ses achats.

15 heures et quarante-trois minutes — Je la suis des yeux jusqu'au bip-bip des caisses. Il faut jouer des coudes dans ce marre asthme décor. La file serpente, les âcres erreurs pareilles à un seul et même corps se dandinent. On se bouscule, on s'énerve à droite à gauche. Certains n'hésitent pas à en venir aux mains, celles fraîchement choisies dans le bac TOUT-A-UNEURONE, d'autres à donner de la voix.

Les caissières, la tête sur les épaules et la bouche en cœur scannent plus vite que leur ombre, question de ventre habilité ! La corps et graphie de leurs gestes laisse plus d'un lâche-teur bouche bée !

16 heures et trente minutes — Au rayon « Hauts Coudes Durs », je surprends deux grands dadais en train de s'arracher les nouvelles Gencives Saint Laurent qui garantissent un sourire ultra bright. Ils se disent qu'avec ça, toutes les poux pets vont leur tomber direct dans les bras qu'ils ont eus à moins cinquante pour cent aux dernières soldes.

Un peu plus loin, je vois des dames d'un âge certain discut'tailler au sujet des derniers sacs Chanel, idéal pour être habillées chic en toutes circons-stances ! Cependant, c'est au rayon Bralenciaga qu'il y a le plus de rifi. En effet, pour une bouche et du pain, il est désormais possible d'âcres et rires des bras bal'an pour faire fureur sur le dance floor du nouvel an. C'est la ruée vers l'or !

17 heures et cinquante minutes — Au rayon « Au Cul Aire », une gramine de quatorze ans lorgne dans les bacs pour se choisir une nouvelle paire d'œil. Elle veut faire les yeux doux à son amour-yeux, mais les stocks sont vides. Elle manque de tourner de l'œil. Le VC qui a repéré la scène fait alors les gros yeux à ses sbires et en un clin d'œil, on lui dégotte un merveil-yeux regard broussa-yeux qui coûte les yeux de la tête ! Elle regarde dans son portef'œil si elle a la somme suffisante avant de continuer ses amples dettes.

19 heures et deux minutes — Les vendeurs courent partout pour remplir les rayons. S'ils ont tous du poil aux pattes, on ne peut pas dire qu'ils ont un poil dans la main !

Dans l'allée « Paires Uque », il ne faut pas couper le cheveu en quatre : tout est à renouveler, le moindre produit est parti.

C'est d'ailleurs comme cela que Bigoudi a manqué d'un cheveu l'occasion en or d'avoir des cheveux hérissés. Ils étaient soldés à moins soixante-quinze pour cent. Elle est en train de s'en faire des cheveux blancs de ne pas être arrivée plus tôt pour rafler la mise-en-plis.

Tout ceci est un brin tiré par les cheveux, je vous l'accorde volontiers !

20 heures pile — La foule fout le camp, laissant les vendeurs sur les rotules.

20 heures et trente minutes — Prêt du rayon « Capes Italie'Sme », le VC compte les bonnets fixes de la journée en se disant que « décidément un homme pervers en vaut deux », puis il tire la chasse et s'en va. Il amène de nouveau à « Lab'haine Accords » et nous trimballe dehors. Les lumières s'éteignent.

21 heures et quinze minutes — Un bruit de faire-aïe. Sans doute le camion poubelle pour rendre la vitrine plus belle. L'appât-rance, voilà qui est important sur les portants. J'entends deux voix graves qui ricanent et discutent de leur journée. Elles me parviennent de manière étouffée.

« Whaou, t'as vu celui-là ? OK il est bien éraflé, personne n'a voulu le rafler haha ! Mais j'écorche l'écorce, je mets une nouvelle peau et avec un peu de pot, je pourrais en tirer au moins vingt balles sur Le Boncon. »

« T'es crétin, c'est de la came-lotte de loterie, du vieux dont personne ne veut ! Au lieu de raconter des conneries, dis-moi plutôt c'qu'on fait de cette caisse-là ? »

« On les compresse, direction déchiquetterie ! »

Mon sang se glace. Je sens qu'on me soulève. Je suis propulsé tête la première. Je tombe.

Me voilà maintenant dans une Mache'In. J'entends les cris de mes compagnons qui sans comparaison ont vu leur prix cassé à ces gueules cassées. J'entends les pleurs de mes sœurs déchirées, les râles de mes frères invendus. Il fait de plus en plus noir. J'ai chaud, j'étouffe. Une tête effroyable avec de grandes dents d'acier se rapproche et me souffle son hal'haine fétide. J'ai mal. J'ai peur. Je crois que je ne vais pas faire de vieux os.

4 heures et 30 minutes, le lendemain — Au Mag à Zinzin Décor, tout est calme encore à l'or-or de cette deuxième matinée d'été. Cependant, chacun et chacune savent que c'est le calme avant les emplettes...

« A l'époque préhistorique, au pied de la lettre, avec un plaisir non dissimulé, l'immonde bestiole tranche. »

Apocalypse

Karima Brahim

Je n'étais qu'un nouveau-né
Arrivé sur la terre au hasard d'un été
Ma bouche s'abreuvait de son lait nourricier
Mon nez se saoulait du parfum qu'elle exhalait
Ma peau à ses caresses douces déjà s'habitua

Mes sens se réveillaient au hasard d'un été
Après un voyage dans un univers de paix
Dans sa chair, j'ai vécu la grâce, la félicité
D'un amour à peine né, mais perdu à jamais

Je n'étais alors qu'un nouveau-né
Prêt à apprendre à marcher, à siffler
À rire aux éclats, à sourire, à pleurer
À être espiègle, fripon, ou surdoué

Je n'étais alors qu'un nouveau-né
Prêt à conquérir parmi vous le paradis
Grimper le chêne, le hêtre ou cueillir le gui
Jouer sans doute un jour aux jeux interdits

Je n'étais alors qu'un nouveau-né
Prêt à acquérir la pensée, la philosophie
Les mathématiques, le chant, la calligraphie
La musique, l'astronomie ou la poésie

Je n'étais alors qu'un nouveau-né
Je ne connaissais ni le bien ni le mal
Ni la fleur, ni l'homme ni l'animal
Ignorant tout de vos dieux Zeus ou Baal

Je n'étais alors qu'un nouveau-né
Oublié des étoiles, des anges, des illuminés
Je n'étais que cet enfant de vous tous ignoré
Une ébauche de vie, arrivé au hasard d'un été

Sur moi l'horreur de votre folie a rayonné
De vos bombes, à peine, la lueur je percevais
Quand ma chair explosée se mit à hurler
Crâne fendu, bouche écrasée, yeux exorbités,

Bras, jambes, viscères sur les sols tous éparpillés
Mon petit cœur de chagrin s'était vite embrasé
De douleur de ne pas avoir le temps de pleurer
Ma mort, celle de ma mère, ma tendre aimée.



Mademoiselle

Karima Brahimi

Première mort. Âgée de 7 ans à peine, mon ADN mixé et remixé durant l'évolution, des homo sapiens qu'étaient mes aïeux, jusqu'à cette date où la fusion dans le corps de ma mère s'était réalisée. Il s'agit de quoi ? Une protéine sur la membrane du globule rouge qui, défaite et refaite, a subi des modifications durant toute la traversée de l'Homme au cours de son évolution dans le temps. Mais pour le petit corps qui porte cette « tare », les conséquences en sont très grandes.

On l'appelle dans le jargon médical «anémie hémolytique congénitale». Mes globules rouges déformés, ayant pris la forme de petites sphères comme des petites planètes, sont capturés par la rate et détruits comme des corps étrangers. Et plus ils sont nombreux, et plus la destruction est massive. Donc, la petite fille que je suis se retrouve sans force, n'ayant plus assez de globules rouges pour l'oxygéner. État presque comateux, à peine si je peux ouvrir les yeux.

La lumière pour la première fois m'est insupportable. Je me rappelle la détresse de mes parents. Ils vont me perdre. Vite mon oncle contacte le Pr. Colonna, chef de service d'hématologie à Pierre et Marie Curie de l'Hôpital Mustapha. Il paraît que je suis restée 3 mois là-bas. Je ne me le rappelle pas. Je me vois encore dans les bras de mon père, comme une feuille morte, dans le bureau du Professeur. Mais je ne suis aucunement inquiète, mon père est là. Il a compris sans doute. Ce qu'il avait vécu lui-même se répète chez sa petite fille chérie.

Vite du sang. Je me rappelle qu'au cours de la transfusion, un froid intérieur s'installe dans mon corps déjà glacé. Je répète à maman, j'ai froid. La peur, l'angoisse animent ses beaux yeux bleus. Pauvre maman. Minkowski Chauffard. Nom que je retrouverai plusieurs années plus tard, au cours de mes études de médecine. C'était le diagnostic. À l'extérieur, la grande allée de l'hôpital s'embellit de fleurs. Le soleil se réveille chaque matin,

pour envelopper de sa chaleur les passants, qu'ils soient malades ou en bonne santé. Et dans mon corps, mes cellules travaillent sans relâche pour redonner vie à la petite fille si affaiblie.

Les jours passent, j'attends avec impatience la visite. Mes parents, oncles, tantes, mon grand-père, mes grands-mères, ma grande tante Tata*, défilent, et me gâtent comme ils le peuvent. Et leur amour si grand nourrit mon cœur, qui, de toute sa force, se bat pour ma survie.

Mais mon plus beau souvenir est Elle. Dans sa longue robe blanche écrue. Belle, elle l'est. La lumière plus éclatante que celle du soleil d'Alger, que j'aime tant. Son nom est Mademoiselle. Toute sa beauté est dans ce beau sourire qu'elle offre aux petits enfants malades du service du Pr Colonna. Encore une sœur. Elle glisse sur le sol du long couloir comme une danseuse russe. Oh qu'elle est belle. Elle me prend par la main et m'installe dans son bureau. « Tiens prends ces couleurs et dessine ». Je la regarde, je l'aime déjà. Sa voix si douce, comme celle des ruisseaux qui longeaient les forêts « amazoniennes » de Yakouren. Elle ressemble à sœur Marie Saint Jean. Je repensais alors à mon école « La Sainte Famille » à El Biar. Quels étaient mes dessins ? je ne m'en souviens pas, mais je suis sûre d'une chose, c'est que cela ne peut être qu'un soleil, des fleurs, une demoiselle aussi rayonnante que Mademoiselle.

« A l'instant où mes yeux s'ouvrent dans la savane africaine, en salivant avec envie la femme déguisée en lapine rend son dernier souffle. »



LE TROU DANS L'ARBRE

Yann Desbrosses

Partie 2

Chapitre 5

Ces derniers temps, les matières que m'envoie l'être qui m'héberge sont affreusement acides. Les coulées glissant vers moi sont polluées par un phénomène qui me reste encore mystérieux. Il va falloir que quelque chose se passe : ma population souffre, les amateurs d'acides prolifèrent, pendant que les basiques se raréfient ; un déséquilibre catastrophique me guette.

Notre vie commune a commencé il y a environ six ans. Pour être honnête, je dirai que je suis né dans lui il y a six ans.

Au tout début, je n'étais qu'une seule petite bactérie venue de l'amont, par l'entrée de son tube. Une bactérie qui entourait la poche de liquide dans laquelle grandissait l'être qui m'héberge. Dès la rupture de la poche de ces eaux, juste avant qu'il ne passe vers l'air du dehors, cette première bactérie s'est engouffrée en lui. Ça a été ma naissance à moi. Juste avant celle de l'être qui m'héberge.

Puis je me suis développé en aval de lui, là où glisse la pâte marron que je fabrique aujourd'hui. Et mon corps a grandi, jusqu'à l'immense population bactérienne que je suis à présent : les cent mille milliards d'individus qui me constituent.

L'être qui m'héberge a dix fois moins de cellules que moi, mais je suis au milieu de lui ! Lui et moi, nous sommes comme un hot-dog où la saucisse est énorme et le pain minuscule... Cette saucisse, c'est moi enveloppé de la mince couche de l'être qui m'héberge. Dans cet être qui contient dix fois plus de moi que de lui-même. Et qui l'ignore.

Ce qui me va bien. Tant que je commande mes goûts à l'être qui m'héberge. Et qu'il m'obéit.

Je pilote son effort vers l'ingestion de gras, de viandes, de fibres ou de

sucres, alors je le récompense en fabriquant un de ces acides aminés assez furtifs pour se glisser au plus profond de cet organe qu'il appelle sans rire son « cerveau ». Là, mes messagers se transforment en hormones du plaisir et de la somnolence... Alors il va se coucher et je peux me régaler tranquille.

Je le tiens par la récompense, étroitement, bien plus solidement qu'il ne fait flotter, là-haut, le petit cerf-volant qu'il appelle conscience.

Le réel, c'est moi.

Mais ça ne m'empêche pas de rêver.

Et justement, un songe me traverse à l'instant.

Un songe dis-je, car ce qui me touche survient au repos. Sans que je détecte la moindre activité mécanique de l'être qui m'héberge.

Je sens une présence. Un mouvement de foule agite ma population bactérienne, comme sous l'effet d'un flux invisible. C'est une pression subtile, mais rapidement pulsée, qui fait vibrer doucement les parois des cellules frôlées par le flux. Comme si l'esprit d'un oiseau me visitait.

Ce n'est pas que je rêve souvent, mon repos végétatif est bref. Pourtant, entre deux passages de bols alimentaires, je peux trouver le temps de contempler l'univers. Depuis ma fenêtre, c'est-à-dire dans cette pâte marron que je crée le long du tube qui me sert d'atelier. Ce n'est pas parce que je n'ai pas de cerveau comme celui du haut que je ne rêve pas. Je suis sensible à tous les flux cosmiques, à toutes les voix de la population qui me compose, à toutes les émotions qui traversent l'être qui m'héberge. En retour, mon intelligence commande discrètement son cerveau. Et il l'ignore. Ce qui me va bien. Mais peut-être est-il temps qu'un message passe.

Oui, cette acidité qui me déséquilibre depuis quelque temps risque de me faire chuter. Il est temps qu'un message soit délivré. Il est temps qu'une information importante soit délivrée. Et voilà que l'esprit d'un oiseau m'appelle, par un frôlement pulsatile excitant les parois de mes milliers de milliards de cellules. Et une grande image surgit, incroyablement précise. Dans mon rêve, l'oiseau vole à travers la nuit.

Il s'approche d'un arbre. Cet arbre porte un secret. Ou peut-être un trou. L'oiseau entend que quelque chose demande à être délivré dans cet arbre.

C'est une information qui doit être délivrée. Libérée. Et l'oiseau m'invite à partir en voyage. Avec lui, vers cet arbre.

Dans mon rêve, un oiseau m'invite à voler à travers la nuit pour rencontrer un arbre. Mais moi, je n'ai pas d'ailes. Et je ne vois pas dans la nuit. Alors j'envoie un émissaire. Je dis à l'oiseau : « Voilà, je crée pour toi une pâte voyageuse. Une pâte marron qui abrite des voyageurs capables de cheminer jusqu' à l'arbre. Capable d'aller se faufiler au plus intime, sous l'écorce de cet arbre. Et d'en visiter le secret. Et de délivrer l'information retenue dans le trou. »

Alors l'esprit-oiseau hoche la tête. Il me guide dans la composition de la pâte. Il assemble les bactéries qui sauront décomposer et composer les matières qui formeront un chemin dans la nuit. C'est lui qui m'inspire dans mon atelier. Alors je fermente, je dégrade, je casse les fibres, créer ça commence par détruire, alors je transforme les matériaux vivants en d'autres plus petits, plus simples, comme un enfant déconstruit son architecture de Lego en briques élémentaires pour restituer les formes originelles et permettre une nouvelle création, mais moi je vais encore plus loin en transformant les briques élémentaires : j'en change la couleur, j'en extrais des gaz dans un corps à corps cellulaire, une imbrication si intime que mes bactéries habitent la matière même de l'œuvre que je crée, absorbées par leur travail d'alchimiste, jusqu'à offrir à l'être qui m'héberge les nutriments précieux sans lesquels il ne pourrait vivre.

Et quand l'œuvre est achevée, je la compacte patiemment, la travaillant de l'intérieur jusqu'au dernier moment comme un sculpteur polit sa pièce jusqu'au salon d'exposition, je travaille jusqu'à ce qu'elle occupe tout le hall d'expédition, et alors seulement je la laisse partir vers l'aval, je la regarde glisser comme un navire gigantesque mis à l'eau pour sa première traversée transatlantique ; un navire qui vogue vers un Nouveau Monde, un monde inconnu que j'ai le pouvoir de fertiliser, et quand l'être qui m'héberge desserre le grand portail de l'aval, je dis adieu à ma création, je lui souhaite bon voyage, et je forme en silence le vœu qu'elle sème au loin les germes de moi qui l'habitent encore, qui la travaillent encore au-delà de moi, je forme le vœu qu'en même temps que les matériaux que j'offre aux

végétaux, passent les bactéries qui sauront répandre mon œuvre civilisatrice, au-delà de la porte de l'aval où je vois le navire gigantesque glisser et disparaître dans l'invisible, quand la porte souplement se referme.

Alors l'esprit-oiseau hoche la tête.

Et je sens que ce que j'ai fait, je l'ai bien fait.

Alors l'esprit-oiseau murmure dans sa langue :

« Que ton émissaire chemine dans la nuit jusqu'aux racines de l'arbre.

Que cette pâte marron transmute la matière et se faufile au plus intime, sous l'écorce de l'arbre.

Qu'elle en visite le secret.

Et le révèle au monde. »

« Au 3ème temps de la valse, à la surface de la peau de mon ventre, rapidement notre esprit d'humain torturé jaillit. »

Désordonnance

Melissa Vicaut

Cher confrère,

Je vous adresse le dossier de Mme Maud Idok, patiente que je suis depuis bientôt dix ans et qui ne présente aucun signe de maladie malgré tous les examens prescrits (vous trouverez ci-jointe la liste détaillée).

Vous comprendrez, cher confrère, que sa situation m'inquiète, d'autant plus que je connaissais son père, qui, pauvre homme, est décédé fort vieux sans torsion ni suffocation ni quelconque douleur, dans son sommeil, autant dire des circonstances troublantes.

Notre métier ne tolère ni approximation ni doute, et c'est au nom de la science que je me dois d'avouer mon incompetence à trouver de quel mal peut bien souffrir cette jeune femme. Je m'en remets donc à vous, qui saurez peut-être dévoiler le mystère de la vie heureuse, du corps sans désaccord.

Il est vrai que les temps modernes ont évolué vers une ramification désespérante pour nous, hommes de passion. Au risque de vous paraître vieux jeu, je regrette les grandes pandémies, les famines, les cancers, même les dépressions, c'est dire. J'ai pourtant toujours tenté de vivre avec mon temps, prenant part à de nombreux protocoles de recherche (souvenez-vous de la fascinante étude des effets de l'AVC sur le système nerveux post-mortem). Je suis un fervent croyant dans les blessures corporelles, ou a minima psychologiques, comme pilier d'une humanité en progrès.

Ma raison se déchire face à un cas pareil. Je dis « un cas », mais croyez bien qu'en mon âme et con-science je pense à cette femme, inconsciente de son propre mal, répondant continuellement qu'elle ne comprend pas la raison de toutes ces interventions, et qu'elle se sent simplement... bien. Elle irait même jusqu'à parler d'acharnement thérapeutique, à la bonne

heure !Voilà comment je suis remercié pour ma patience, mon professionnalisme, ma ferveur. Après quelques hospitalisations non fructueuses, j'ai bien songé à l'interner — vous savez tout comme moi que si ce n'est le corps, c'est la tête —, mais la « bienheureuse » n'a rien trouvé de mieux que m'attaquer (« libre arbitre », « intégrité physique »... et je ne vous dis pas tout, le malin jaillit de ses lèvres).

Excusez, cher confrère, ces anecdotes un peu grossières, mais il me semble qu'elles en racontent plus que toute analyse sur le profil que je vous oriente. Je remets en vous tous mes espoirs pour Mme Maud Idok, puissiez-vous être plus vertueux que moi, et soigner le mal dont elle ne souffre pas.

Confraternellement,

Docteur Gérard Manrézon

Examens pratiqués (sans résultats remarquables)

Imagerie : radiologie ostéoarticulaire, arthrographie, arthroscanner, radiologie gynécologique, hystéroggraphie, pelvimétrie conventionnelle et par scanner, radiologie urinaire, UIV et uroscanner, radiologie digestive, colographie, radiologie dentaire, orthopantomogramme, échographie thyroïdienne.

Sérologie : Acide lactique Acide urique Albumine Allergies alimentaires Amylase Anticorps antithyroïdiens Bilan lipidique Bilan prénuptial Bilirubine Chlamydia Chlore Cholestérol HDL Cholestérol LDL ECBU Fer Ferritine Fibrinogène FSH Glycémie Glycosurie Hémoglobine Œstradiol Oestriol Parathormone Phosphatases alcalines Phosphore Plaquettes Potassium Progestérone Prolactine Syphilis VIH Vitamine B6 Vitamine B9 / Acide folique Vitamine C.

Réponses au jeu de la page 56

Le parcours de Mary était le suivant :

Ligne 12 : Mairie d'Issy ; Corentin Celton ; Porte de Versailles ; Convention ; Vaugirard ; Volontaires ; Pasteur.

Changement ligne 6 : Sèvres Lecourbe ; Cambronne ; La Motte Picquet Grenelle.

Changement ligne 10 : Avenue Emile Zola ; Charles Michels ; Javel.

Changement RER C : Champ de Mars Tour Eiffel ; Pont de l'Alma ; Invalides ; Musée d'Orsay ; Saint-Michel.

Changement ligne 4 : Odéon.

Changement ligne 10 : Mabillon ; Sèvres Babylone.

Changement ligne 12 : Rue du Bac ; Solférino ; Assemblée Nationale ; Concorde.

Changement ligne 1 : Tuileries ; Palais Royal Musée du Louvre ; Louvre Rivoli ; Châtelet.

Changement ligne 4 : Les Halles ; Etienne Marcel ; Réaumur Sébastopol.

Changement ligne 3 : Sentier ; Bourse ; Quatre Septembre ; Opéra.

Changement ligne 7 : Chaussée d'Antin La Fayette.

Changement ligne 9 : Havre Caumartin.

Changement ligne 3 : Saint-Lazare.

Changement ligne 12 : Trinité d'Estienne d'Orves ; Notre-Dame de Lorette ; Saint-Georges ; Pigalle.

Changement ligne 2 : Anvers ; Barbès Rochechouart ; La Chapelle ; Stalingrad ; Jaurès.

Changement ligne 7 bis : Bolivar ; Buttes Chaumont ; Botzaris ; Place des Fêtes.

Changement ligne 11 : Jourdain ; Pyrénées ; Belleville.

Changement ligne 2 : Couronnes ; Ménilmontant ; Père Lachaise ; Philippe Auguste ; Alexandre Dumas ; Avron ; Nation.

Les écrivant.e.s – Présentation

Karima Brahimi est une scientifique qui a épuisé ses méninges dans la recherche. Amoureuse des belles lettres, de la poésie et de la langue française, elle a laissé son cœur battre au rythme de l'écriture. Le collectif d'écrits a été une magnifique occasion de réitérer l'expérience dans un cadre convivial ; des jeux qui mettent en mouvement les jambes, les bras, le bassin, la tête. Ses oreilles toujours aux aguets durant les échanges sur le choix du thème, la lecture des textes, absorbent les paroles tel l'intestin les aliments. Le thème du corps a été aussi l'occasion pour elle de rendre hommage à son cousin Laurent Jacques, une des plus belles rencontres de sa vie, décédé en août 2009.

Yann Desbrosses prend son pied en débranchant son cerveau. Mais parfois quelques nerfs s'emmêlent ; il lui arrive alors d'écrire.

Le crayon qu'il a en main rejoint alors ce qui lui tient à cœur : le monde sous tes reins. Le monde inconscient, cette vie des tripes peut-être plus réelle que celle des méninges... Alors écrire serait la tentative d'ériger une colonne vertébrale entre le haut et le bas de soi.

Audrey Montseny a de l'humour. De celui qui fait grincer des dents. Elle se fait souvent prendre la main dans le sac avec au bout de sa langue un jeu de mots hasardeux ou quelques blagues de cour de récré. De cette façon, elle se plaît à tordre le cou aux normes et s'en donne donc tout naturellement à cœur joie pour faire de même avec les mots. Si vous voulez en avoir le cœur net, il vous suffit de lire de vos propres yeux la prose qu'elle a écrite pour ce recueil !

Florence Murlon a beau parfois se lever du pied gauche, elle s'efforce de ne pas avoir les deux pieds dans le même sabot et de rester droite dans ses bottes. Elle se réjouit d'avoir eu le nez creux en découvrant à Liège les Collectifs d'écrits, projet qu'elle a accueilli à bras ouverts et qui lui a mis un sacré baume au cœur. Avant d'accoucher de la moindre ligne, elle a

pourtant coutume de se mettre la rate au court-bouillon, voire tout bonnement de prendre ses jambes à son cou. À présent installée pour d'autres aventures à Timisoara, quel sera son prochain pas ? Pas de langue de bois, je donne la mienne au chat.

Melissa Vicaut souffre rarement de cors au pied, ce qui est une chance pour danser, activité qu'elle apprécie vivement bien qu'elle n'ait pas le rythme dans la peau. Certain.e.s l'ayant rencontrée en chair et en os disent qu'elle n'a pas la langue dans sa poche, pour autant elle n'aime guère qu'on la caresse dans le sens du poil. À vue de nez, elle est heureuse d'avoir des jambes, faute de tête. Si l'écriture s'apparentait à un plat, on pourrait dire qu'elle a parfois les yeux plus gros que le ventre, et si cette présentation vous semble tirée par les cheveux, ne vous faites pas de mauvais sang, filez-lui plutôt un coup de main !

Déborah Yema est passionnée par l'écriture depuis qu'elle a perdu sa première dent de lait. Elle a sauté à pieds joints sur cette proposition de faire partie d'un collectif d'écrits. Cela l'a motivée en un clin d'œil ! Malgré son âge, elle a mis les bouchées doubles pour écrire un texte qui lui colle à la peau.

Les lieux d'ancrage du Collectif Écrits libres instables

Le Centre Socioculturel Belleville (CSBV), qui a ouvert ses portes en 1998, est une association d'éducation populaire qui répond aux envies et aux besoins des habitant.e.s avec la participation active de ces dernier.e.s. Il est un espace d'accueil, de rencontres et de dialogue. Il constitue un foyer d'initiatives locales, un lieu de solidarité et de lutte contre l'exclusion et toutes les discriminations. De nombreuses personnes de tous âges et de toutes cultures s'y retrouvent pour découvrir, échanger, apprendre, s'amuser, mener des projets, s'entraider et mieux vivre ensemble.

<https://centresocioculturelbelleville.fr/>

Association Extramuros

L'association Extramuros est une menuiserie solidaire qui développe des actions de sensibilisation à la valeur des matériaux mis au rebut, notamment les déchets de bois, par une transformation (ré)créative en mobilier et accessoires durables et utiles. Par ses activités participatives et éducatives, l'association vise également à agir sur le cadre de vie dans les quartiers populaires, à générer de la mixité et du lien social et à agir sur l'insertion professionnelle de publics sensibles.

<http://extramuroslassociation.com/>

La Nouvelle Rôtisserie

La Nouvelle Rôtisserie (LNR) est un lieu de rencontre, de lien, de partage et de découverte, un espace d'organisation, d'expression collective et de luttes.

La Nouvelle Rôtisserie repose sur les principes d'un restaurant AAA :
— Associatif : LNR est une association non lucrative ouverte aux associations et aux collectifs.

- Alternatif : toute la semaine, le midi et/ou le soir, une structure membre prend place à LNR avec ses bénévoles, cuisine et sert des repas, conserve les bénéfices pour ses propres projets à but non lucratif et reverse un don à LNR pour financer les frais de fonctionnement.
- Autogéré : LNR est une association qui promeut l'autogestion. Ses membres sont invité.e.s et encouragé.e.s à y participer pour favoriser les interactions et liens entre tous.les celles et ceux qui la portent et la font vivre.

En février 2018, le collectif a proposé une soirée dîner lecture à LNR, afin d'échanger autour du projet et de récolter des fonds pour l'impression du recueil.

<http://www.lanouvellerotisserie.org/>

Salle Saint Bruno

La Salle Saint Bruno (SSB), créée en 1991, est un espace associatif au service des habitants et des associations de la Goutte d'Or, dans la perspective d'échanger et faire émerger de nouveaux projets et contribuer ainsi au développement du quartier.

La SSB mutualise des projets et des outils à travers plusieurs activités :

- accueil, information, orientation, mise à disposition de salles et de matériel

- coordination d'initiatives collectives (fête de quartier, média local, groupes de travail, fonds de participation des habitants...)

- accompagnement à l'insertion professionnelle : formations en français à visée professionnelle, aide à la recherche d'emploi et de formation, initiation au numérique sur ordinateur et/ou sur smartphone...

www.gouttedor-et-vous.org / www.sallesaintbruno.org

Remerciements

Le Collectif Écrits libres instables remercie

Le réseau ScriptaLinea et en particulier Isabelle De Vriendt, sa fondatrice, pour son accompagnement tout au long du parcours et son soutien pour la concrétisation du recueil.

L'association Salle Saint Bruno et le Centre Socioculturel de Belleville, Extramuros et La Nouvelle Rôtisserie, ainsi que leurs équipes, pour avoir accueilli notre collectif nomade au long du parcours.

Mark Baugé, Clémence Tabutin et Karine Perréard pour leur présence au démarrage du parcours, le recueil garde l'empreinte de leur traversée.

Jérôme Biard pour avoir réalisé la couverture de ce recueil.

Radouan Zeghidour pour son aide à la réalisation de la maquette.

Sylvia Donis pour nous avoir permis de publier sa collection de photographies « des bris de corps ».

Isabelle De Vriendt, du réseau ScriptaLinea, pour sa relecture avisée.



Le graphisme de la compilation a été réalisé par Karima Brahimi et Radouan Zeghidour

La couverture a été réalisée par Jérôme Biard.

Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par Sylvia Donis.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2018/13.013/5

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun

www.collectifsdecrits.org

illustration: Marie-Sophie Lebbe



Scripta Ines
AISE